N° 172 1er Janvier 1934

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

## LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

# Le Baptême et notre incorporation au Christ

### I. — Le baptême incorpore au Christ

Le Concile de Florence a condensé dans son Décret *Pro instructione Armenorum* (1) la doctrine de l'Église sur les effets du Baptême : « Le premier de tous les sacrements, dit-il, est le saint Baptême, porte de la vie spirituelle. Il nous fait membres du Christ et membres de l'Église ; il nous fait renaître de l'Esprit et nous donne accès au royaume des cieux. [...] Il a pour effet de remettre tous les péchés (2) quant à la coulpe et quant à la peine qui à cause d'eux pourrait être due. »

Pour les Pères de Florence, comme pour saint Paul et saint Thomas (3), l'*incorporation au Christ* dans la Pas-

(1) Sous Eugène IV, en 1439 (Denz., 696).

(2) Originel et actuels.

(3) Et pour saint Augustin, le grand théologien du Corps Mystique du Christ (Sermo 174, 9) : « In parvulis natis et nondum baptizatis agnoscatur Adam; in parvulis natis et baptizatis, et ab hoc renatis,

sion et la Résurrection est l'effet premier, fondamental, d'où tous les autres découlent.

*Nous tous qui avons été baptisés, c'est en sa mort que nous avons été baptisés.* D'où il suit que, par le baptême, nous mourons à la vétusté du péché et commençons à vivre du renouvellement de la grâce (III[a], q. 69, a. 1).

Le baptême nous incorpore à la Passion et à la mort du Christ... D'où il suit que cette Passion... est à chacun un remède aussi efficace que lui eussent été ses propres souffrances et sa propre mort (art. 2).

Puisque le baptême nous incorpore au Christ et fait de nous ses membres, il convient qu'il en soit [pour les souffrances] des membres comme de la tête (art. 3).

Le baptême a cet effet que ceux qui le reçoivent sont incorporés au Christ comme ses membres. Or, de cette tête... découle dans tous les membres la plénitude de la grâce et de la vertu (art. 4).

Par le baptême, nous renaissons à la vie spirituelle... mais ne reçoivent la vie que les membres unis à la tête d'où leur vient le sens et le mouvement. Il est donc nécessaire que le baptême nous incorpore au Christ et fasse de nous ses membres (art. 5).

Il répond ensuite à l'objection qu'on peut être incorporé par la foi vive, avant réception de ce sacrement :

Cette incorporation est tout intérieure ; par le baptême au contraire on devient membre d'une certaine manière corpo-

agnoscatur Christus.. Infantes sunt, sed membra ejus fiunt. » Dans les petits enfants qui sont nés et ne sont pas encore baptisés, il faut voir Adam; dans les petits enfants qui sont nés et baptisés, et par ce sacrement élevés à une vie nouvelle, il faut voir le Christ. Ils sont enfants, mais les voilà membres du Christ.

Il compare même l'incorporation due au baptême à la transformation qu'opère à la messe la consécration (Sermon 272). Par la vertu du baptême, les baptisés sont devenus le corps [mystique] du Christ, comme le pain et le vin sont devenus, par la consécration, le corps et le sang du Christ. « C'est donc en jouant sur le mot corps, pris successivement en des sens différents, qu'Augustin construit son sermon. » Cf. *Recherches de Sc. rel.*, 1933, p. 268.

relle, c'est-à-dire par le *sacrement visible*, sans le désir duquel d'ailleurs même l'incorporation intérieure n'eût pas été possible (art. 5).

Le baptême confère le signe visible de l'incorporation : l'effigie du Christ, le caractère.

C'est un principe qu'il suppose connu et admis, un axiome indiscutable, qu'il ne juge pas nécessaire de prouver (1).

Il est si clairement, si énergiquement affirmé par saint Paul (2), qui en a fait le fondement, l'idée maîtresse de son enseignement ! Elle est partout sous-jacente dans ses Épîtres — quand elle n'est pas explicitement énoncée ; elle fut le sujet central de sa prédication. Il tire de ce principe la plupart de ses enseignements spirituels. « *In*

(1) « Ce bienfait de l'incorporation au Christ par le baptême, telle est pour saint Thomas l'unique explication des richesses départies aux baptisés : c'est le point d'arrivée où tendaient toutes les prévenances antérieures de Dieu, et c'est le point de départ de tous les bienfaits qui vont suivre. Devenus membres de Jésus-Christ, ils reçoivent à ce titre seul, de leur Tête, la grâce et les vertus, l'habitus de foi pour illuminer leur intelligence et la fécondité surnaturelle de leur activité. » Anger, *La doctrine du Corps Mystique de Jésus-Christ*, 2e partie, ch. I, art. I, p. 142.

(2) « La doctrine de notre incorporation dans le Christ est au centre de l'enseignement de Paul. Elle intervient partout, même dans les lettres écrites à des tout récents convertis ; elle est redite à tout instant, avec surabondance de comparaisons et de formules. Elle lui sert à expliquer de nombreux points de la doctrine chrétienne, comme à inculquer des préceptes de morale. A travers toute la pensée de l'Apôtre, comme une graine vivante, elle a poussé des racines, ramassant et groupant tout, et « qui arracherait les endroits où il « propose cette doctrine, déclare Bossuet (sermon I pour Pâques), « non seulement il énerverait ses raisonnements invincibles, mais « encore il effacerait la plus grande partie de ses divines épîtres ». L'Apôtre lui-même, d'ailleurs, a pris soin de montrer la place de cette doctrine en son enseignement : c'est autour d'elle qu'il le synthétise, par essais incomplets d'abord, puis en un ensemble bien fourni. » E. Mersch, *Le Corps Mystique du Christ*, t. I, p. I, ch. IV, ouvrage qui donne l'histoire détaillée de ce dogme fondamental du Christianisme de l'incorporation au Christ.

*Christo* », tout est là pour lui. Dans cette expression il condense toute sa pensée. Or cette union intime au Christ c'est le baptême qui la réalise :

Ignorez-vous, écrit-il aux Romains (1), que c'est en sa mort que nous avons été baptisés (plongés) ? Nous avons donc été ensevelis avec lui (2) par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle (3). Si en effet nous avons été greffés sur lui, par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection : sachant que le vieil homme (4) a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit, pour que nous ne soyons plus les esclaves du péché... Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec le Christ. Vous donc aussi regardez-vous comme morts au péché, et comme vivant pour Dieu en Jésus-Christ...

Et pour convaincre ses chers Galates de ne pas se remettre sous l'esclavage des prescriptions mosaïques préconisées par les Judaïsants : « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. » Voici la raison de cette adoption divine qui les rend libres : « En effet, vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez été revêtus du Christ (5). »

Par le baptême, nous devenons ses membres, et ne formons avec lui qu'un seul corps dont il est la tête ; nous sommes son corps :

Nous sommes, malgré notre nombre, un seul corps dans le Christ (6). Il est la tête du corps de l'Église (7). — Dieu l'a donné comme chef incomparable à l'Église qui est son corps (8).

(1) Rom., VI, 3-11.
(2) Ensevelissement symbolisé par l'immersion, dans le baptême primitif.
(3) Résurrection spirituelle symbolisée par l'émersion, dans le baptême primitif, quand le néophyte sortait de l'eau.
(4) L'homme de péché.
(5) Gal., III, 26. — (6) Rom., XII, 4-5. — (7) Col., I, 18. — (8) Eph., I, 23.

Tel est, du reste, le sens immédiat et transparent du signe ou symbole sacramentel.

Pour bien le comprendre, il faut se reporter au rite baptismal des premiers siècles, dont notre ablution actuelle n'est qu'une réduction.

Après une période d'instruction (catéchèse), après une série de solennels examens (*scrutinia*), après une nuit passée en prières, lectures pieuses et exhortations, à l'aube de Pâques ou de la Pentecôte, le catéchumène assiste à la bénédiction de l'eau, répond aux dernières questions qui lui sont posées, se dépouille de ses vêtements, descend dans la piscine, s'y plonge (1), et s'ensevelit pour ainsi

(1) Selon beaucoup d'auteurs, entre autres Mgr Duchesne (*Origines*, p. 302), l'immersion baptismale n'était pas totale : Le baptisé entrait dans la piscine où l'eau d'ordinaire ne pouvait arriver qu'à la taille d'un adulte; on le plaçait ensuite sous l'une des bouches d'où s'échappait un jet d'eau, ou encore on puisait de l'eau à même la piscine pour la répandre sur la tête du néophyte. Tel est le rite d'après les anciens documents.

Le verbe grec βαπτίζω signifie plonger, immerger. Beaucoup d'auteurs anciens disent que le baptisé *descend* dans l'eau. L'Épître de Barnabé, par exemple (*Enchir. Patrist.*, n° 34) : « Nos descendimus in aquam pleni peccatis... » Hermas, *Mand.* IV, 3 : « Quand nous descendons dans l'eau... »

Pour les malades alités on eut de tout temps recours à l'ablution. Ceux-là portaient, en certaines régions, le nom de : *cliniques*, parce qu'ils avaient reçu le sacrement dans leur lit, κλίνη.

Il n'est guère vraisemblable que saint Pierre ait baptisé par immersion les trois mille hommes dont il est question aux Actes, II, 41, et saint Paul son geôlier avec la famille de celui-ci, dans son cachot (XVI, 33).

« Si vous n'avez pas assez d'eau pour l'immersion, recommande la *Didachè* (*Enchir. Patrist.*, n° 4), versez-en trois fois sur la tête. »

On admet généralement que l'immersion — totale, ou partielle avec infusion — prévalut depuis les Apôtres jusqu'au XIII[e] siècle. Au XIV[e], les deux modes se pratiquent. A partir du XV[e], c'est l'ablution qui l'emporte et qui, dans le rite latin, devient seule permise. L'immersion a été conservée dans les rites mozarabe et ambrosien. Au XIX[e] siècle, différentes sectes protestantes d'Amérique et d'Angleterre l'ont reprise.

Plusieurs raisons ont amené sa suppression dans l'Église et la con-

dire dans l'onde sainte : le pontife verse alors sur sa tête l'eau baptismale en prononçant la formule sacramentelle. Le baptisé sort ensuite, reçoit d'ordinaire l'onction du saint chrême (1) et se revêt d'une robe blanche (symbole de la pureté de son âme) qu'il garde jusqu'au dimanche suivant (*in Albis*).

L'essentiel du rite baptismal — quelles que soient les additions explicatives ajoutées par les siècles — consiste donc (2) en un double geste : l'*immersion* et l'*émersion*, la descente dans l'eau et la sortie de l'eau, avec les paroles prononcées par celui qui baptise.

Saint Paul et les Pères en ont lumineusement expliqué le symbolisme et, par conséquent, les effets, puisque, signes efficaces, les sacrements produisent ce qu'ils signifient.

servation de la seule ablution : 1) La crainte fondée de nuire à la santé des enfants en plongeant leur frêle corps dans l'eau froide, quand on eut pris l'habitude de les présenter au baptême dès leur naissance; 2) le danger de contamination en faisant passer plusieurs corps dans la même eau, — peut-être aussi une raison de pudeur, quoique sous ce rapport toutes les précautions fussent prises.

(1) En plusieurs lieux, cette onction n'était autre que celle du sacrement de Confirmation, qui suivait (pour les adultes) immédiatement le baptême. En d'autres régions, elle n'était qu'un rite complémentaire du baptême : un sacramental.

(2) Nous mettons ce verbe au présent, car le baptême n'a pas changé substantiellement, notre rite actuel par ablution n'est qu'une réduction de l'ancien. « L'immersion, certes, dit saint Thomas (III^a, q. 66, a. 7, ad 2^um), signifiait plus clairement la sépulture du Christ : aussi est-elle encore de son temps) la manière de baptiser la plus commune et la plus recommandée. Mais les autres ablutions la signifient assez pour être légitimes; car, dans toute ablution, une partie du corps est recouverte d'eau comme le fut de terre le corps entier du Christ » Comme l'ablution se fait sur la tête qui est la partie principale, c'est tout le corps qui est censé disparaître sous l'eau. « La partie principale du corps... c'est la tête où sont réunis tous les sens, internes et externes...; c'est aussi... la partie qui manifeste le plus les opérations de l'âme... Si donc une raison quelconque empêche l'immersion totale, c'est sur la tête qu'il faut répandre l'eau » (ad 3^um).

Donc, immersion ou ablution, peu importe, le sens est le même.

L'immersion — totale ou partielle — représente l'ensevelissement, la disparition aux yeux des hommes et du monde; il exprime aussi — car on n'ensevelit que les trépassés — la mort du baptisé avec le Christ. Il meurt avec le Christ, il est plongé dans sa mort (1), il est enveloppé du Christ mourant ou mort ; le Christ de la Passion, du Calvaire et du sépulcre le revêt.

Mais l'émersion suit immédiatement, symbole de résurrection et de vie. De même que le Christ est sorti vivant de son sépulcre, vainqueur de la mort, de même le baptisé s'évade du tombeau de ses péchés, régénéré, plein d'une vie surnaturelle — celle du Christ.

Le baptême le plonge dans la mort et dans la résurrection du Christ : il l'intègre, il l'insère, il l'implante (2) au Christ mourant, puis ressuscitant; il l'associe au Christ du Vendredi-Saint et au Christ du matin de Pâques (3) : il l'incorpore au Christ au point que désormais il ne fera

(1) C'est, nous l'avons vu, le sens du mot *baptiser, plonger.*

(2) Le mot est de l'Apôtre, qui semble l'emprunter à Notre-Seigneur lui-même, lequel a comparé les siens aux rameaux dont il est le cep : *complantati* : ne faire qu'une seule et même plante.

(3) Le jour qui fut primitivement choisi pour l'administration de ce sacrement — la nuit du Samedi-Saint à Pâques — renforçait ce symbolisme de mort et de résurrection avec le Christ C'est pourquoi « historiquement le *Baptême est lié à la grande fête.* Ses effets mystiques étant la mort au péché et la naissance à la vie nouvelle, ils apparaissent comme le fruit propre de la mort et de la sainte Résurrection du Christ. Le Baptême est le *sacrement pascal.* » (Harscouët, *Lettre past. Carême,* 1933, p. 9).

Très vite on administra aussi le sacrement la vigile de Pentecôte, parce qu'il donne le Saint-Esprit.

Dès le IV^e^ siècle, on commence à conférer le baptême à d'autres dates de l'année, à l'Épiphanie spécialement, sans doute parce qu'on y célèbre le baptême de Notre-Seigneur.

L'Église romaine resta longtemps encore fidèle aux deux fêtes traditionnelles.

Il serait à souhaiter que, pour entretenir ces souvenirs et garder son caractère à la liturgie du Samedi Saint et de la vigile de Pentecôte, on lît à ces jours les baptêmes d'adultes, dans les cathédrales surtout.

plus avec lui qu'un seul être, un seul corps mystique. Il est mort avec lui, ressuscité avec lui et déjà remonté au ciel et glorifié avec lui; la mort du Christ et sa résurrection deviennent de quelque façon sa propre mort et sa propre résurrection — comme s'il eût été, au Calvaire, avec le Christ et dans le Christ, cloué à la croix et enseveli au tombeau; puis, comme lui et en lui, revenu à la vie, à une vie nouvelle. Le baptême fait que Jésus est mort et ressuscité, non seulement pour nous, mais avec nous, et nous avec lui et en lui, et qu'ainsi nous avons part à ses mérites. Il fait que les vingt siècles qui nous séparent de la Rédemption n'existent pas pour nous, que nous revivons avec notre Sauveur les scènes de la Passion et, y participant de quelque manière, nous avons aussi part à leurs fruits surnaturels (1).

## II. — Caractère baptismal et configuration au Christ

Mais les théologiens, avec saint Thomas, n'enseignent-

(1) « Être baptisé dans la mort du Christ, c'est être baptisé dans le Christ mourant, c'est être incorporé au Christ dans l'acte même où il nous sauve, c'est mourir mystiquement avec celui qui a souffert la mort au nom et au profit de tous » (Prat, *Théologie de S. Paul*, t. II, p. 371). « Nous sommes associés au Christ et nous sommes ses membres au moment précis où il devient lui-même notre Sauveur. Or ce moment coïncide pour Jésus avec celui de sa mort, figurée et mystiquement réalisée pour nous au baptême. A partir de là, tout nous devient commun avec Jésus-Christ; nous sommes crucifiés, ensevelis, ressuscités avec lui; nous partageons sa mort et sa vie nouvelle, sa gloire, son règne, son héritage. Union ineffable assimilée par Paul à la greffe qui mêle intimement deux vies jusqu'à les confondre et absorbe dans la vie du tronc la vie du rameau greffé; opération merveilleuse qui nous rend, nous et le Christ, σύμφυτοι (animés du même principe vital), σύμμορφοι (assujettis au même principe d'activité), ou, comme Paul s'exprime ailleurs, nous revêt du Christ et nous fait vivre de sa vie (Prat, *loc. cit.*, I, p. 310).

ils pas que le « caractère » est l'effet fondamental et premier du baptême? — Comment concilier cette doctrine avec ce que nous venons de dire? Faut-il enlever au caractère cette prérogative de priorité?

Que le baptême imprime un caractère, c'est de foi. Le Concile de Trente (1) l'a défini contre Wiclef et les Protestants pour les trois sacrements qui ne se réitèrent pas : Baptême, Confirmation, Ordre. Il entend par ce mot : « un signe spirituel et indélébile, qui fait qu'on ne peut recevoir qu'une fois ces sacrements ». Dans son Décret *ad Armenos* (2) le Concile de Florence avait tenu à peu près le même langage; il ajoute que ce signe est « distinctif » : il caractérise, distingue, sépare des autres ceux qui le reçoivent. Le Décret ne dit pas qu'il est « spirituel », mais — ce qui revient au même — qu'il « est imprimé dans l'âme ». Les quatre autres sacrements, ajoute ce document, ne produisent pas de caractère : c'est pourquoi ils peuvent être réitérés (3).

(1) Sess. VII, c. 9 (Denz., 852).

(2) Denz., 695.

(3) Les Pères ont affirmé expressément l'existence du « caractère ». Les Latins l'ont appelé *character*, les Grecs « σφραγίς ». On en trouve la mention dans le *Pasteur* d'Hermas (cf. *Dict. Théol.*, art. *Abercius*, col. 62), dans l'inscription d'Abercius (*ibid.*, col. 62). Au IV^e^ siècle leur enseignement sur ce point se fait très précis : « Spiritus sanctus. . oleo signum suum ovibus suis imprimit. Sicut anulus in ceram sigillum suum imprimit, sic occultum Spiritus sigillum per oleum imprimitur in baptismo, illa vero in baptismo signata sunt » (S. Éphrem, *Enchir. Patrist.*, n° 712). Comparaison familière aux Pères : comme un propriétaire marque ses brebis d'un signe particulier pour les reconnaître et indiquer qu'elles lui appartiennent, le Saint-Esprit marque les siens au baptême par l'onction de l'huile sainte. « Oleo caput tuum impinguavit in fronte, per signaculum quod habes Dei, ut efficiaris effigies signaculi, sanctificatio Dei » (S. Cyrille de Jer., *Catéches.*, *Enchir. patrist.*, n° 847). Par l'onction, le baptisé a reçu le sceau, l'effigie de Dieu.

« Baptismus, dit saint Basile, est... sigillum infrangibile » (*Ibid.*, 968).

Parlant du baptême (*aqua*), « signati Spiritu a Deo sumus », expli-

Cette impossibilité de réitérer le baptême amena les Pères à étudier de plus près la nature du caractère et à expliciter la foi de l'Église à son sujet, pour mieux défendre, en la justifiant, l'ancienne discipline : ils en montrèrent la raison dans cette marque permanente et indélébile que le baptême imprime.

Le grand théologien du caractère fut saint Augustin. Ses discussions avec les Donatistes l'obligèrent à des précisions définitives et précieuses. Dans son *Contra Epist. Parmeniani* il compare le baptême à l'Ordre et dit qu'en tous deux se fait une espèce de consécration, qui empêche de les réitérer (1). Dans un Sermon au peuple de l'Église de Césarée (2), il montre comment ce signe est la marque de propriété du Seigneur, comment par ce signe on devient membre de son troupeau. S'adressant à l'hérétique :

> Tu es une brebis du troupeau de mon Seigneur ; tu portes sa marque et tu t'es égaré avec elle. [...] Nous avons le même signe, pourquoi ne sommes-nous pas dans le même bercail ?... (3)

que saint Ambroise : « Sicut enim in Christo morimur ut renascamur, ita etiam Spiritu sequamur ut splendorem atque imaginem ejus et gratiam tenere possimus; quod est utique spiritale signaculum. Nam etsi specie signemur in corpore, veritate tamen in corde signamur, ut Spiritus Sanctus exprimat in nobis imaginis caelestis effigiem » (*Ibid.*, 1282).

(1) « Utrumque... sacramentum est : et quadam consecratione utrumque homini datur : illud cum baptizatur; istud, cum ordinatur; ideoque in Catholica utrumque non licet iterari » (P. L., 43, col. 70).

(2) N° 4. P. L., 43, col. 693.

(3) « Ovis es enim de grege Domini mei; cum signo errasti : ideo quaero magis, quia ipsum signum habes... Unum signum habemus, quare in uno ovili non sumus. »...

Le signe du soldat le suit et le fait condamner s'il déserte : « Nescis quia desertor de charactere damnatur, de quo militans honoratur? Ideo te quaero, ut non pereas cum signo » (P. L., 43, col. 693).

Avec saint Thomas la doctrine du caractère baptismal fait un nouveau progrès : sa nature est mieux définie : le caractère, enseigne le Docteur commun, configure, assimile le chrétien au Christ, non par une ressemblance de nature — comme le fait la grâce sanctifiante — mais *par une ressemblance de fonction*, de députation, de pouvoir, étant une *participation au sacerdoce du Christ*. « Ceux qui sont voués au culte chrétien, dont le Christ est l'auteur, reçoivent une empreinte [*characterem*] qui les configure au Christ » (III$^{a}$, q. 63, a. 3, ad 2$^{m}$). « Tout le rite de la religion chrétienne dérive du Sacerdoce du Christ. Il est donc évident que le caractère sacramentel est spécifiquement la marque du Christ et son empreinte : les caractères sacramentels impriment une vive image de son sacerdoce dans l'âme des fidèles : ils ne sont en effet qu'une certaine participation du Sacerdoce du Christ dérivée du Christ même » (Ibid., ad 3$^{m}$) (1).

Le caractère baptismal est le premier degré de cette participation sacerdotale, le premier linéament de cette configuration au Christ prêtre. Il donne officiellement le droit et le pouvoir de participer au culte chrétien et de recevoir les autres sacrements.

Le caractère, disent les Pères et les théologiens, nous configure au Christ, et au Christ prêtre. Mais où le Christ est-il plus prêtre que dans sa Passion, sa mort et sa résurrection ? Quand remplit-il plus parfaitement son rôle sacerdotal d'intermédiaire entre Dieu et les hommes et ses fonctions de dévouement à la gloire de son Père et au

(1) « Qui deputantur ad cultum christianum, cujus auctor est Christus, characterem accipiunt quo Christo configurantur. » — « Totus autem ritus christianae religionis derivatur a sacerdotio Christi. Et ideo manifestum est quod character sacramentalis specialiter est character Christi, cujus sacerdotio fideles configurantur secundum sacramentales characteres, qui nihil aliud sunt quam quaedam participationes sacerdotii Christi ab ipso Christo derivatae. »

salut de ses frères? N'est-ce pas là, par le sacrifice complet de sa vie, le don total de lui-même dans l'effusion de son sang? Par cette suprême manifestation de son amour, ne rend-il pas excellemment à la divine Majesté l'honneur qui lui revient et que les péchés lui ont ravi? N'opère-t-il pas ainsi la réconciliation des hommes avec leur Créateur?

Or c'est à ce Christ de la Passion et de la mort, à ce Christ dans l'exercice de ses fonctions de prêtre, que le baptême nous incorpore, en lui qu'il nous insère, puisque « c'est dans la mort du Christ que nous sommes baptisés ». C'est au sacerdoce du Christ qu'il nous fait donc participer en nous donnant part à son sacrifice : c'est à l'autel du Christ qu'il nous fait monter en nous élevant sur la croix avec le Christ.

En imposant au baptisé l'obligation de s'immoler, et de s'offrir avec le Christ et comme lui, pour la gloire du Père et le bien de ses frères, ce sacrement lui impose d'être prêtre, comme son divin modèle et avec lui. L'incorporation au Christ est donc bien une participation à son sacerdoce, en quoi consiste, d'après saint Thomas, le caractère baptismal. Incorporation et caractère ne sont au fond qu'un seul et même effet, considéré sous deux aspects différents.

Cet effet n'est pas seulement extérieur. Symboles efficaces, les sacrements produisent à l'intérieur ce qu'ils signifient à l'extérieur: ils font dans l'âme ce qu'ils disent aux sens. C'est intérieurement et jusqu'au plus intime de son être que le baptisé est plongé et enveloppé dans le Christ de la Passion et du Sacrifice ; c'est intérieurement et jusqu'au plus profond de son âme qu'il est pénétré du Christ prêtre, qu'il est marqué du « stigmate » du Christ rédempteur. Caractère baptismal et incorporation au Christ mystique comportent, l'un et l'autre, participation

au sacerdoce du Christ, et, par là, assimilation, configuration au Christ, christianisation de l'homme.

Toutes proportions gardées, on pourrait appliquer au baptisé, par rapport au Christ, ce que l'Épître aux Hébreux dit du Verbe à l'égard du Père : « qu'il est le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance : *splendor gloriae et figura substantiae ejus* » (Hebr., I, 3). En lui se vérifie la parole de saint Jean Chrysostome : « *Sacerdos alter Christus* » : il est un autre Christ, il est le Christ, il est Jésus, parce qu'il communie déjà à son sacerdoce (1).

Entre le Christ et nous, le baptême établit une très étroite union, une espèce d'identification que le Sauveur a maintes fois affirmée : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait... Chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait (2). » Ce qui nous est fait, en bien ou mal, c'est donc au Sauveur qu'on le fait; ce que nous souffrons, c'est lui qui le souffre. Qui persécute les chrétiens persécute le Christ. « Saul, pourquoi me persécutes-tu ? (3) » Saul ne persécutait que les chrétiens! Il a appris et compris — par cette lumineuse parole qui devint le fond de sa spiritualité, le centre de son

(1) Le caractère baptismal « nous donne quelque chose de sa physionomie et de son pouvoir de Verbe Incarné et, reproduisant comme en miniature la grande merveille de l'union hypostatique, autorise et explique la définition fameuse : « Le chrétien, c'est un autre « Christ. » Un autre Christ, assurément, s'il est en état de grâce; mais un autre Christ aussi, même s'il n'a pas ce bonheur, comme appartient encore à l'arbre la branche que la sève a cessé de vivifier, au corps la main paralysée, et à la famille les fils mauvais qui se sont enfuis ou que l'on a chassés ». — Cf. Boulanger, *S. Thomas, Le Baptême...*, p. 351.

(2) Matth., xxv, 40-45.

(3) Act., ix, 4.

enseignement — *l'identité mystique des chrétiens et du Christ*, leur incorporation au Christ par le baptême.

Ce sacrement opère donc, en réalisant cette union très étroite avec le Christ, une certaine extension et comme un prolongement de l'Incarnation, une certaine application à l'âme baptisée de l'Union hypostatique. Cette union certes n'est pas hypostatique, elle demeure accidentelle ; le baptisé garde sa personnalité humaine, distincte de celle du Verbe, mais cette union ineffable est pourtant à l'image de l'union hypostatique.

Par l'union hypostatique, le Verbe a « assumé » un corps physique, devenu sien et relevant de sa personnalité ; par le Baptême, le Christ se forme un corps mystique et de quelque façon fait devenir siens les baptisés. En chacun d'eux, d'une certaine façon, il s'incarne de nouveau, ou plus exactement étend et prolonge son Incarnation, y fait participer de nouveaux sujets. Les baptisés sont des Christ (1).

Mais en les marquant à son effigie et en se les unissant, il les distingue et les sépare, il les « caractérise » (c'est le sens du mot *caractère*) ; il partage donc l'humanité en deux grandes catégories : ceux qui sont de lui et à lui, et les autres. Les premiers, les siens, il les élève à son propre niveau; il les transfigure divinement et les forme à sa ressemblance : « Sceau lumineux et rayonnant », disent

(1) « Tous les chrétiens sont unanimes à penser que, par l'Incarnation, Dieu s'est uni à une nature humaine créée pour accomplir son œuvre et qu'il a reçu de Marie la substance créée dans laquelle il a vécu et par laquelle il a agi. » Les catholiques vont plus loin encore : ils croient que Jésus s'unit en outre à la nature humaine de ses disciples, et par le corps mystique ainsi constitué, continue de vivre, d'agir et de parler en eux « *d'une certaine façon*, car cette union qu'il contracte avec eux n'est pas hypostatique, comme celle que réalise l'Incarnation, mais cependant très étroite et très profonde » (Mgr Benson, *Le Christ dans l'Église*).

du baptême les *Acta Philippi*, splendeur glorieuse du Christ imprimée à tout jamais dans l'âme » (1).

Incomparable merveille que ce caractère, don infiniment précieux que cette incorporation, surtout si l'on considère les bienfaits tout divins dont elle est le principe. Par ce premier et fondamental effet, on participe en quelque sorte au privilège de l'Incarnation; par les effets qui en découlent, on a part, nous le verrons, aux fruits mêmes de la Rédemption.

Annecy. François Cuttaz,
Supérieur du Grand Séminaire.

(1) « Ii qui illuminantur Christi lineamenta effigiemque ac virilem vere animum aspectumque assumunt, Verbi forma, quae secundum similitudinem est iis impressa, et per certam scientiam fidemque in iis progenita, ita ut in unoquoque spiritualiter nascatur Christus... Tanquam Christi evaserint, per commercium Spiritus, qui in Christum baptizati sunt... » S. Methodius, 311 (*Enchir. Patrist.*, n° 613).

# Béatitude des miséricordieux

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde (1). »

## I. — En quel sens la miséricorde est dite l'effet propre du don de Conseil ?

La miséricorde est, d'après saint Augustin et saint Thomas, l'effet propre du don de Conseil. Sans doute le don de Conseil a un plus vaste domaine que celui de la miséricorde. Nous pouvons recevoir du Saint-Esprit des conseils pour tout, témoin la variété que nous trouvons dans l'Évangile. Le Conseil est un don directeur, et il dirige toutes les vertus morales, l'humilité, la chasteté, la justice, la piété, la religion... Les conseils du Saint-Esprit s'étendent à tous les ordres de choses. Pourquoi rattacher particulièrement la miséricorde à ce don ?

Dans toute vertu, comme dans toute œuvre en général, il y a un point où se manifeste toute l'excellence de cette vertu, où elle atteint son maximum. Saint Thomas dit que la force ne donne son plein que dans le martyre ; il en conclut que le martyre est l'acte propre de la force, quoiqu'il y ait pourtant un acte de force à résister à une

(1) Matth., v, 7.

douleur moindre. De même la miséricorde est *l'effet propre* du don de Conseil, parce que c'est là qu'il donne son plein.

## II. — En quoi consiste la miséricorde?

Voyons-le d'abord par contraste. La miséricorde n'est pas la simple charité fraternelle, laquelle étend à tous son effet : la bienfaisance. La charité est universelle, elle fait le bien sans acception de personnes; on peut faire du bien à son supérieur ou à un riche, qui ne sont pas pour autant des « misérables ». Nous distinguons donc déjà la miséricorde d'avec la charité.

La miséricorde n'est point l'aumône. L'aumône est un acte de la miséricorde : une âme miséricordieuse met son activité à faire l'aumône. Nous savons qu'il y a sept espèces de miséricorde corporelle et sept espèces de miséricorde spirituelle. Mais les aumônes corporelles, qui ont pour but le corps, vont très facilement plus loin, jusqu'à l'âme, qui est spirituelle.

La miséricorde n'est pas non plus la simple bonté qui est quelque chose de plus général.

La miséricorde est un sentiment de pitié qui nous est inspiré par la charité, et qui nous incline vers le *misérable*, vers celui qui manque de tout, soit au point de vue temporel soit au point de vue spirituel. Il n'y a pas de miséricorde sans misérables. C'est le misérable qui éveille le sentiment de miséricorde, lequel doit être régularisé par la prudence, et adopté par la charité, pour que l'amour de Dieu en soit le moteur. La miséricorde est une nuance excellente de la charité fraternelle; c'est en elle que l'amour de nos frères donne son plein ; pour être misé-

ricordieux il faut *aimer davantage* son prochain que pour être simplement bon et charitable.

La miséricorde vise toute espèce de misères, physiques, morales ou intellectuelles ; elle s'applique à remédier à cette misère, à combler le vide creusé par cette misère. Pour remédier à une grande misère, il faut être riche, puissant, supérieur. Un acte de bienveillance pour une personne agréable est une charité, mais qui n'est pas difficile. Quand on se trouve en face d'un abîme et qu'on entreprend de le combler, quand on veut aller au secours d'une âme pour la tirer de la misère, c'est un acte de charité spécial et excellent, qui suppose que l'on possède en abondance des trésors de bonté, et, dans son activité, de quoi secourir de grands maux.

Pour cette raison, au dire même de saint Thomas, la miséricorde est l'acte le plus propre, le plus spécial de Dieu. En effet, Dieu est l'Être supérieur par excellence, rien ne lui manque. Quand il regarde vers la pauvre créature, il est incliné à lui venir en aide, parce qu'il est riche, bon : la misère attire le don de la divine surabondance. Tout est misérable pour Dieu, même les anges, si cependant on excepte les anges béatifiés et les saints bienheureux, parce qu'ils sont maintenant comblés. Tout a besoin de Dieu. Il faut qu'à toute chose Dieu communique l'être et qu'il subvienne aux besoins de tout ce qui existe. Il convient à Celui qui a créé ce pauvre monde de se pencher vers lui dans un sentiment d'amour, qui est de pure miséricorde. Toutes nos bontés n'atteignent pas la noblesse de cet Amour qui, n'ayant besoin de rien, s'incline vers celui qui a besoin de tout, pour lui donner tout.

Nous voyons ainsi que la miséricorde diffère de la douceur. La douceur nous fait contenir en nous ce que nous pouvons avoir de fâcheux, de mauvais, de méchant, d'ir-

ritable, afin qu'il ne sorte de nous que des actions suaves et bonnes pour le prochain quel qu'il soit. Elle nous inspire d'abord de nous corriger nous-mêmes, de polir nos mœurs et d'apaiser nos passions pour ensuite aller aux autres avec suavité et gagner leurs cœurs. Elle est de règle vis-à-vis de tout le monde. La miséricorde, au contraire, est une charité qui se propose de venir en aide aux seuls misérables, et de même que la douceur ne suppose pas toujours la misère qui est indispensable à la miséricorde, la miséricorde à son tour n'exige pas toujours la « correction » (1) intérieure, dont ne peut se passer la douceur.

## III. — Rattachement de la miséricorde au don de Conseil

Comment le Saint-Esprit, en nous envoyant son Conseil, nous rend-il miséricordieux? Pourquoi la miséricorde est-elle l'effet propre du don de Conseil? Il est maintenant facile de le comprendre.

### *Le don de Conseil et la vérité de notre misère*

Le don de Conseil, perfectionnant la prudence qui est la faculté de notre gouvernement personnel, doit avoir la qualité première de la prudence, qui est de nous faire voir les choses comme elles sont, de nous faire voir juste, mais à fond. L'homme prudent voit juste, aussi l'appelle-t-on un homme judicieux. Il voit le juste milieu, le juste

(1) Le mot « correction » est pris ici dans un sens spécial et désigne cet état que nous inspire la douceur en « corrigeant » nos aspérités.

parti à prendre. Il voit juste en soi : sa nature, son caractère, ses passions, pour les contenir ; ses qualités, pour s'en servir. Il voit juste dans les autres, dans tous ceux qui ont avec lui quelque rapport (1).

Le don de Conseil doit donc avoir pour résultante de faire voir juste en nous et dans les autres.

Qu'est-ce que voir juste ?

Voir juste, c'est avant tout reconnaître la misère universelle. La grande vérité, c'est que nous sommes une collection de misérables, sans nous excepter nous-mêmes. Nous n'avons rien de vraiment bon, de vraiment fort; notre nature est limitée, et, sans la miséricorde du bon Dieu, nous ne ferions que des choses extrêmement médiocres. Cette nature par ailleurs est tombée ; Dieu l'avait faite puissante, droite par sa justice originelle. L'homme qui possédait en lui l'avenir de l'humanité, malgré les dons reçus, a péché, il s'est séparé de Dieu. Notre-Seigneur, il est vrai, a, par son sacrifice, réparé la faute, mais beaucoup encore n'adhèrent pas à lui et restent dans leur misère; et chez les chrétiens eux-mêmes il reste la pente mauvaise, conséquente aux blessures qui viennent du péché. Jésus-Christ, en nous réconciliant, nous a rendus capables, à nouveau, de vivre de la vie divine; mais si la faute est réparée dans la partie supérieure de notre âme, si, munie de la grâce et de la charité, l'âme peut se frayer un chemin vers la béatitude, il reste néanmoins un foyer d'incendie ; les passions sont contenues, mais encore vivantes, leurs ardeurs nous enflamment pour des choses mauvaises : l'orgueil de l'esprit, la concupiscence de la chair, la colère... Quatre blessures nous sont laissées,

(1) Remarquons que voir juste n'est pas la seule qualité de la prudence, il faut encore la force de volonté qui exécute : le prudent doit gouverner, mettre en branle.

afin que nous ayons plus de mérites pour gagner le ciel.

Ceux qui n'ont pas été régénérés par le baptême sont dans un état plus misérable encore, et les chrétiens, qui n'ont pas gardé la grâce, ont quelque chose de cet état d'épouvantable misère.

Quant à ceux qui font tout leur possible pour se maintenir dans la charité, ils ont aussi leur triste lot.

Nous le disons donc, et c'est vrai : l'humanité est une collection de misérables, nous en tête. Dieu le voit, et il déverse sa bonté sur tous, nous dit Notre-Seigneur : « Il fait pleuvoir sur les bons et sur les méchants, luire son soleil sur les justes et sur les injustes (1) », tant au spirituel qu'au temporel. Il voit la misère de tous, et c'est pourquoi ses bienfaits sont si surabondants; sans cela le monde ne tiendrait pas en équilibre. La sagesse, la prudence de Dieu éclate en sa miséricorde.

Le Dieu de l'Évangile, la Sagesse incarnée, est une vivante apparition de la miséricorde divine; cette qualité éclate dans la personne de Notre-Seigneur. Nous avons là une preuve de sa divinité; c'est un argument puissant d'apologétique : si Notre-Seigneur n'était pas Dieu, qui aurait pu suggérer aux évangélistes, qui avaient à dépeindre un Dieu incarné, de le faire miséricordieux, de tomber si « à pic », en lui donnant précisément cet attribut foncier de Dieu? Mais c'est précisément parce qu'il était Dieu, que Notre-Seigneur a mis en œuvre tout naturellement cette miséricorde divine : étant Dieu, il était miséricordieux à l'infini, au plus haut degré. C'est en quoi apparaît sa merveilleuse sagesse, sa prudence.

Le trait le plus touchant que l'Évangile nous donne de

(1) Matth., v, 45.

la miséricorde de Dieu en Notre-Seigneur est peut-être celui de la femme adultère (1). Des pharisiens ayant surpris cette femme l'amènent devant le Maître, et lui disent que la loi de Moïse ordonne sa lapidation ; ils lui demandent ce qu'il en pense. « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre », dit le Sauveur à ces hypocrites, qui bientôt s'éloignent l'un après l'autre. Puis, se trouvant seul avec la malheureuse : « Personne ne t'a condamnée », lui dit-il, « ni moi non plus. Va en paix et surtout ne pèche plus ».

Nous avons ici en scène la courte vue de l'homme et la lucidité de Notre-Seigneur qui est Dieu : ces hommes sont impitoyables, ils sont heureux d'avoir surpris cette femme, ils veulent lui appliquer la loi. Ils ne voient pas que, dans le fond, ils sont plus misérables qu'elle ; sa faute est grave, mais elle est moindre que la leur. Eux ont l'orgueil de l'esprit, l'hypocrisie en matière religieuse, un manque absolu de charité; blancs à l'extérieur « comme des sépulcres », ils observent le dehors de la loi, « ils filtrent les moucherons » et se croient purs. Se doutent-ils, ces sépulcres, qu'ils sont remplis de pourriture ? La passion a obscurci leur vue ! L'homme ne sait pas ce qu'est l'homme. Insensés !

Notre-Seigneur, lui, savait ce qu'il y a dans l'homme (2) » : il y voyait une misère profonde, physique et morale, l'impuissance pour vouloir le bien, la capacité pour vouloir le mal. En face de cet océan de pauvreté et de misère, qu'est-ce que cette femme ? Un *cas particulier* de la loi universelle. Sa faute est grave, mais Jésus n'en est pas surpris, il y en a d'autres plus grandes dans ces pharisiens qui veulent la lapider. Il voit plus loin, il voit le

(1) Jean, VIII, 3-11.
(2) Jean, II, 25.

fond de misère qui se cache en tout cœur humain, en toute volonté humaine, en toute vie humaine. Il le voit clairement, sans que rien lui soit caché, et, dans sa nature humaine, il est pleinement assisté par l'Esprit de Conseil. Alors il se désintéresse de cette dure justice humaine : il le montre en écrivant par terre. Quoi ? Nous ne savons. Il n'a écrit qu'une fois, et c'était sur le sable. Les accusateurs se rendent compte de leur position ridicule, et voyant sans doute les fautes qu'ils se cachaient à eux-mêmes, se retirent. Et alors, c'est la parole de miséricorde : toute la miséricorde de Notre-Seigneur, son amour des pécheurs est dans cette parole.

Il allait de préférence aux pécheurs. Il logeait chez un Zachée, un publicain, d'une race de pécheurs. Aussi lui reprochait-on de vivre dans la compagnie des femmes de mauvaise vie. Pour un Dieu, se faire une réputation comme celle-là ! Quelle extraordinaire miséricorde ! On en est ravi. Mais c'est qu'un Dieu voit clair !

Le miséricordieux voit juste ; par conséquent, il est prudent à fond. Il a tous les éléments de ses jugements, il peut dire la vérité, indiquer la conduite à suivre : personne ne voit plus à fond que lui. La miséricorde sera donc, parmi tous les actes qu'inspire le don de Conseil, le joyau, la perle précieuse. Si nous voulons voir clair, être prudents, soyons miséricordieux. Nous verrons ainsi d'une façon vraie l'homme que nous sommes, nous connaîtrons aussi les hommes qui nous entourent. La miséricorde nous faisant pénétrer l'universelle misère, nous saisirons mieux l'étincelle de bien que Dieu y a laissée, et qu'il nous faut reconnaître, même dans ceux qui sont mauvais, méchants, tarés.

Les serviteurs demandant au Maître du champ s'il fallait arracher l'ivraie semée par l'ennemi : « Non, dit-il, laissez croître le blé et l'ivraie jusqu'à la moisson;

après on les séparera (1). » Notre-Seigneur a pitié à cause de cette étincelle de bien qu'il découvre dans les volontés les plus perverses. Sur la croix, devant cette foule qui a crucifié son Roi, devant les cruels pharisiens : « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font (2). » Dans tout mal, il y a toujours un fond de bien sur quoi s'appuyer; dans toute âme, un secret ressort pour s'élever jusqu'à la vie éternelle.

Essayons de voir comme le Christ. Demandons au Saint-Esprit de nous faire pénétrer la misère universelle et la nôtre. Alors nous ne serons plus secoués par l'indignation pharisaïque qui se glisse dans les âmes à courte vue qui n'ont pas reçu le don de Conseil. Ce ne sera plus le mépris pour les autres, ces manières dédaigneuses, cruelles, avec lesquelles on traite parfois les pauvres gens misérables, sans voir le mal dont ils souffrent, et qui est cause de leur répugnante laideur. Si même on nous dit des injures, si on nous veut du mal, nous comprendrons que cela vient d'une plaie cachée dont on souffre, et qu'il faut avoir pitié de ces malheureux.

Le Saint-Esprit nous ayant donné cette vue juste, laissons-nous diriger par elle dans nos œuvres de miséricorde.

### *Prudence et miséricorde*

Le don de Conseil parachève divinement, avons-nous vu, l'œuvre de la prudence. Or que nous conseille la prudence? Sans nul doute de prendre le meilleur moyen pour nous sauver. Le don de Conseil doit mettre en pleine

(1) Cf. Matth., XIII, 24-30.
(2) Luc, XXIII, 34.

évidence, d'une façon toute divine, ce meilleur moyen, qui est précisément la *miséricorde*.

Il n'y a pas de précepte plus inculqué dans l'Évangile que celui-là. « Dans la mesure où vous aurez mesuré aux autres, on vous mesurera. » — « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. Vous serez jugés par le même jugement avec lequel vous aurez jugé les autres (1). » Nous sommes ainsi avertis que la miséricorde est le seul moyen d'obtenir miséricorde. La prudence suprême, c'est d'être miséricordieux! On voit donc le lien très étroit de la miséricorde et du don de Conseil qui parachève la prudence.

Dans une scène évangélique, Notre-Seigneur nous montre quelle sera la conduite de son Père envers ceux qui ne font pas miséricorde : Un roi demanda compte de ses deniers à son serviteur. Celui-ci n'a pas de quoi payer, et le maître ordonne d'abord qu'il soit vendu. Le malheureux supplie, et le maître lui remet *toute* sa dette. (C'est l'image des misérables que nous étions devant Dieu avec le péché originel et nos propres péchés, et il nous a tout remis.) Et voilà que ce serviteur libéré trouve son confrère, qui était aussi son débiteur, et il lui saute à la gorge. A son tour ce compagnon supplie, mais l'exacteur ne veut rien entendre et livre son débiteur à la justice. Ce que voyant, les témoins le rapportent au maître qui prononce un sévère jugement : Je t'ai remis ta dette, tu aurais dû faire de même à ton frère. Et il le punit comme il le mérite. « Ainsi, ajoute Notre-Seigneur, en sera-t-il fait de vous, si vous ne remettez pas vos injures du fond du cœur (2). »

C'est la loi. Il nous sera fait miséricorde, si nous avons fait miséricorde. Il s'ensuit que les gens bien avisés, les

(1) Matth., VII, 2.
(2) Matth., XVIII, 23-35.

âmes prudentes, doivent faire miséricorde et prendre à la lettre la demande du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Au fur et à mesure que les injures et les misères se présenteront, les prudents feront des provisions de miséricorde pour obtenir eux-mêmes le pardon du Père. C'est un motif d'intérêt, mais Notre-Seigneur a jugé à propos de nous le suggérer, pour nous rendre plus vigilants.

La prudence nous conseille la miséricorde, et la pratique de la miséricorde nous rendra plus prudents encore. Nous recevrons, par le secours de l'Esprit-Saint, pour nous gouverner nous-mêmes, le choc en retour des miséricordes que nous aurons faites. Si nous faisons miséricorde, Dieu nous donnera une grâce de conseil plus approfondie. Alors nous serons plus encore portés à la miséricorde. Ainsi, de miséricorde en prudence, et de prudence en miséricorde, ce sera un cercle sans fin qui aboutira à une grande puissance de gouvernement de nous-mêmes et à des mérites sans nombre.

### *Miséricorde et salut des âmes*

Nous devons, pour être sauvés, non seulement obtenir miséricorde, mais encore « chercher le royaume de Dieu et sa justice », étendre ce royaume, faire régner dans les cœurs la charité du Christ. Le don de Conseil doit nous enseigner le meilleur moyen d'y réussir, et c'est encore par excellence la miséricorde. Nouveau lien entre le don de Conseil et cette vertu.

Les grands politiques croient que le moyen de régner est de savoir, à temps, user de la force. Pour nous, notre grand ressort est de pénétrer cette misère universelle qui se cache et d'essayer, par des bienfaits sans nombre, de combler cet abîme. Ceux qui sont miséricordieux arri-

vent, même dans les choses surnaturelles, à des résultats que n'atteint pas la violence. Avoir des paroles compatissantes, être bon, encore bon, toujours bon, est le moyen de régner sur les cœurs. C'est la plus profonde politique. S'il faut exclure la violence, on ne doit pas pour autant encore négliger l'autorité : la correction fraternelle est comprise parmi les œuvres de miséricorde. Mais ordinairement, c'est par la douceur, les bons procédés d'une âme compatissante, ouverte aux misères d'autrui, que nous aurons l'accès des cœurs. Saint Thomas dit : « Le don de Conseil dirige très spécialement dans les œuvres de miséricorde (1). » Il donne la compassion qui ouvre le cœur, et, quand le cœur est gagné, tout le reste vient. Par la miséricorde, l'apôtre du Sauveur amène les pécheurs jusqu'au confessionnal, jusqu'à la communion, jusqu'à la vie chrétienne sérieuse, jusqu'à la dignité souveraine de la vie religieuse dans toute sa plénitude. Ayons l'abord sympathique, ne regardant pas les fautes, quoique les voyant; remédions d'abord aux misères corporelles, pour entrer ensuite dans les douleurs intimes; soyons compatissants : nous régnerons sur les cœurs, nous ressusciterons les âmes. Et sauvant ainsi les âmes nous serons sûrement sauvés : Dieu nous jugera bons et fidèles serviteurs.

Être miséricordieux, c'est donc être sage et prudent à fond. Quoi d'étonnant si le don de Conseil nous porte de préférence à la miséricorde?

***

Le Conseil du Saint-Esprit connaît le moyen de gouverner les âmes. Au premier rang, nous devons être les

(1) II$^{a}$ II$^{æ}$, q. LII, a. 4, ad 1$^{um}$.

fils du Saint-Esprit, demeurer sous l'influence du don de Conseil. Soyons en commerce intime avec lui, il nous communiquera davantage l'esprit de miséricorde et nous dirigera dans son exercice en nous faisant saisir les moyens d'être bons. Ainsi nous serons prudemment conduits dans la voie du salut, sûrs de recevoir un jour miséricorde.

Adressons-nous à l'Esprit-Saint toutes les fois que nous avons besoin d'être miséricordieux, pour voir juste pour notre intérêt, pour celui des autres; tendons notre voile pour nous mettre sous son action, et n'abordons ni ne poursuivons aucune œuvre de miséricorde, sans avoir recours constamment à son bon Conseil.

fr. Ambroise Gardeil.

# LES MAITRES ET LES MODÈLES

## La Bienheureuse Catherine Labouré

Dans la belle troupe des confidentes de la Vierge au XIX^e^ siècle l'humble Catherine Labouré tient sa place glorieuse et que sa jeune auréole vient de magnifier singulièrement. Ses apparitions ouvrent la série des grandes « épiphanies » virginales qui font tant d'honneur à notre sol français et qui exigent de notre part filial amour et tendre gratitude. On verra que ces manifestations successives ont des caractères communs, montrent, sous leur diversité, un même esprit et, mieux, un dessein suivi.

### I. — Simplicité de Sœur Catherine

C'est bien une série, et Catherine Labouré, si l'on ose dire, entre dans une catégorie connue... Mais tous les saints, et même les plus uniformes au premier regard, ont leurs nuances propres, toujours, qui les distinguent. La bienheureuse Catherine, tout effacée qu'elle est, apporte son timbre particulier en l'immense orchestre. Ce timbre à elle, ou ce leit-motiv attaché à ses pas, c'est le mystère, le silence qui, pendant quelque cinquante ans, jusqu'à sa mort, enveloppe, brouillard dense, impénétrable, impénétré de ceux même qui ont mission d'approuver les visions, d'autoriser la Médaille, qui cache, nuit

divine, la personnalité de la voyante, de l'amie de la Vierge. « L'humble religieuse », « la pieuse fille de la Charité », on ne désigne pas autrement celle qui a suscité une dévotion nouvelle et si vite répandue.

Dans un chapitre d'une belle venue, M. Edmond Crapez, historien de Catherine Labouré (1), dessinant son portrait moral sous le titre « Une vraie fille de la Charité », prend comme thème une conférence célèbre où saint Vincent de Paul énumère les vertus qu'il souhaite aux religieuses en cornettes, des vertus qui peuvent toutes se classer dans le genre : simplicité. Ce sont, dit-il, celles des « bonnes filles de village », et, en effet, ajoute le saint, « les premières qui sont entrées dans la Congrégation ont été des filles de village ». Depuis, le recrutement est devenu beaucoup plus « mêlé ». Mais les vertus n'ont pas changé, n'ont pas eu à changer. Celles des filles de village françaises n'excluent point du tout, et même comprennent de nécessité bonne grâce, tact et politesse.

Fille de village, Sœur Catherine ne l'est point seulement par ses mérites et en figure, elle l'est de naissance. On sait qu'elle est née (en 1806) à Fain-les-Moutiers, en Bourgogne, près d'une vieille abbaye bénédictine (Moutiers-Saint-Jean, où Monsieur Vincent eut des amis), non loin de Montbard, « au pays de saint Bernard et de sainte Chantal », née d'une brave famille paysanne aux nombreux enfants, chrétiennement élevés. Le biographe de Catherine Labouré cite, à ce propos, quelques lignes de Huysmans : « (La Vierge) s'est servie de filles de la campagne, d'êtres humbles, tout à fait frustes et bornés. A la Salette, à Lourdes, Elle s'est adressée à des bergères... et

(1) *La Vénérable Catherine Labouré*, par Ed. Crapez, prêtre de la Mission, coll. *Les Saints* (Gabalda), 1re édition, 1910 (le volume, traduit en plusieurs langues, en est à sa 13e édition). Composé avec soin et d'après de bonnes sources, l'ouvrage se lit fort agréablement.

à Paris, où les bergères manquent, Elle a jeté son dévolu sur une ancienne servante de ferme. » « Bien que cette condition n'ait rien de déshonorant », l'auteur, en probe historien, corrige cette inexactitude et observe que Catherine Labouré ne fut jamais servante de ferme « au sens vulgaire du mot » (disons *précis*, au lieu de *vulgaire*). Il est vrai, Pierre Labouré cultivait son bien, et la jeune Catherine « servit » chez elle et fut même, la mère étant morte, ses sœurs aînées au loin, quelque peu maîtresse de maison dans un âge encore tendre... Mais la différence n'est pas si grande... Quand elle habitait son village, Catherine était à peu près illettrée. Avant son postulat, elle passe quelque temps chez une belle-sœur qui tient à Châtillon-sur-Seine un pensionnat « où se donnait rendez-vous la noblesse de la région ». Séjour fort approuvé par une de ses sœurs aînées (Marie-Louise) qui est déjà fille de Saint Vincent et supérieure à Castel-Sarrasin; car ainsi pourra-t-elle « prendre quelque éducation, ce qui est très nécessaire en quelque condition que l'on puisse être; tu apprendras à parler français un peu mieux qu'on ne fait dans notre village; tu t'appliqueras au calcul, à l'écriture et surtout à la piété (1) ». Cette éducation ne dut pas être poussée fort loin, car, entrant chez les filles de la Charité

(1) La lettre de Sœur Marie-Louise, vantant les grandeurs de la vie religieuse, exaltant l'esprit des Filles de saint Vincent, est d'ailleurs très belle. Le piquant, c'est qu'après 16 ans de cette vie qui l'avait enchantée, la sœur de notre Bienheureuse quitta la communauté. Très spirituellement, et surtout avec opportunité, Sœur Catherine se contenta de lui renvoyer la lettre qu'elle en avait reçue en lui conseillant de méditer surtout ce passage émouvant : « [Si on m'offrait] de posséder non un royaume, mais tout l'univers, je regarderais cela comme la poussière de mes souliers [en lui comparant] le bonheur et le contentement que j'éprouve dans ma chère vocation. » Ce remède *ad hominem*, ou *ad feminam*, opéra, et la sœur rentra dans la communauté (On sait d'ailleurs que les Filles de la Charité ne font pas de vœux perpétuels.)

(à Châtillon) pour son postulat, en janvier 1830, la Bienheureuse reçoit d'une brave Sœur Victoire, qui l'avait encouragée, les leçons de lecture et d'écriture dont elle avait besoin. Ces leçons (brèves, selon qu'il était prévu par Monsieur Vincent, désireux de ne rien dérober au soin des pauvres) s'achevèrent plus tard à Paris; mais à l'époque de ses apparitions, Sœur Catherine est encore incapable d'en écrire le récit, d'après ses biographes, et elle ne le fait qu'en 1841. D'ailleurs, je trouve cela charmant, et les narrations de la Voyante, pleines de fautes d'orthographes magnifiques, écrites d'un tour embarrassé (mais disant exactement ce qu'elles veulent dire), en prennent une saveur étonnante, qu'une instruction un peu plus poussée eût peut-être noyée d'eau tiède et de formules huileuses. La Sainte Vierge a très bien conduit cela pour sa gloire. Et pour notre gouverne...

Huysmans mérite d'être corrigé par l'historien; mais nous ne le blâmons point pour faute si vénielle.

M. Crapez, certes, est dans son rôle. Mais nous autres, nous avons toujours tendance à calamistrer nos saints (1), à faire leur toilette, comme nous peignons, vernissons, dorons, c'est-à-dire, hélas! affadissons les chapelles que nous leur construisons. « Fille de ferme »... Et sainte Zite, patronne des domestiques, une rien du tout, battue par son maître? Et les petites esclaves, aux temps

(1) La tendance n'est pas nouvelle, et ce souci d'embellissement, qui s'est fort accru en notre âge, a commencé de bonne heure. Je lis d'aventure un article du P. Delehaye dans les *Analecta Bollandiana* (LI, 1933, « Recherches sur le légendier romain », pp. 34-98); on y voit que les saints Abdon et Sennen, qui étaient vraisemblablement des esclaves ou des affranchis, ont été (vers la fin du V^e^ siècle ou le début du VI^e^) transformés en princes perses par un biographe « qui aurait cru leur manquer de respect en évoquant leur condition servile » (p. 39) : cet « éclat emprunté », affirmé par l'iconographie, leur a été conservé jusqu'à nos jours.

romains, qui furent de grandes martyres? Ce n'était certes pas reluisant, une petite esclave, aux yeux d'un fier citoyen. Imaginez-vous ce que représentait Blandine et la figure qu'elle faisait dans le monde! Tous ces « corps », comme disait le Grec, superbement, ces esclaves, c'était évidemment beaucoup moins qu'une libre servante de ferme chez nous...

Fille de village — sinon servante... Voilà qui fait la grandeur de la bienheureuse Catherine.

Qui veut voir de près cette grandeur toute simple, connaître son « héroïsme » quotidien par le menu, n'a qu'à lire, sinon le procès de béatification qui n'est pas dans le commerce, du moins le récent livre de M. Lucien Misermont, qui a employé les dépositions des témoins, avec beaucoup de soin et d'exactitude historique (1).

Contre la Bienheureuse, si paisible, si « bonne fille de village », si humble, si effacée, on n'a pu trouver grand' chose. Le Promoteur de la Foi s'est évertué... Au vrai, il admirait beaucoup Sœur Catherine, et cette figure exquise l'émouvait. Il n'en faisait pas moins son métier, cherchant la petite bête, bien plus redoutable que ces procureurs de nos tribunaux qu'on voit mitiger leur réquisitoire, admettre des excuses, consentir à quelque indulgence. Cela n'arrive jamais pour les futurs bienheureux, du moins avant la dernière étape où le ministère public s'avoue vaincu, — et il faut un tel aveu, sans quoi on ne va pas plus loin.

Il y a dans le procès de Sœur Catherine un minuscule épisode, assez amusant, et qui montre, avec la sévérité que

(1) Lucien Misermont, C. M. (Prêtre de la Mission), *L'âme de la Bienheureuse Catherine Labouré... et quelques circonstances moins connues des apparitions de la Médaille Miraculeuse* (Gabalda, 1933). — Un ouvrage du même auteur l'avait précédé qui paraît cette année en 3e édition sous le titre : *La Bienheureuse Catherine Labouré, fille de la Charité, et la Médaille Miraculeuse, Documents, aperçu critique* (Gabalda).

j'ai dite, les riens auxquels on fut obligé de s'accrocher. Un témoignage, d'ailleurs vague, mal assuré, fortuit, maladroit, allègue contre « l'héroïsme de mortification » chez la Bienheureuse « qu'elle avait demandé une fois une pomme cuite » avec quelque insistance, pendant sa dernière maladie, et « qu'elle avait pris un peu de raisin sec apporté pour elle à l'infirmerie (1) ». Ceci avait été dit au « procès de l'Ordinaire ». Au « procès apostolique », le témoin étourdi veut retirer sa déposition, — s'agissant de propos qu'on avait tenus devant lui en plaisantant. « Mais, dit M. Misermont, le Promoteur de la Foi à Rome, heureux d'une pareille aubaine, en fit une de ses principales *Animadversions* ». La Postulation (c'est-à-dire les impétrants, les avocats de la future Bienheureuse), « un « moment ennuyée », se défend vigoureusement et oppose mille détails; puis, comme on dit, elle « élargit la question » : « Faut-il que les saints, malades, se nourrissent de sauterelles? » Et elle apporte de beaux exemples : saint François d'Assise qui, peu avant de mourir, souhaitait de manger une crème aux amandes préparée avec soin, et le fameux hareng que demande saint Thomas d'Aquin, malade, et qu'on va lui chercher avec empressement (2) et la grappe de raisin que, brûlée de fièvre, sainte Gertrude mange de si bel appétit, en l'honneur de Notre-Seigneur... qui l'approuve. Vraiment ce n'est pas chose très aisée de devenir un saint officiel.

On admire d'ailleurs chez sœur Catherine non seule-

(1) D'après le résumé de M. Misermont, *L'Ame*, etc., p. 105.

(2) Un de ces harengs, dit-il, comme je me souviens d'en avoir goûté à Paris (ville gastronomique déjà). Un hareng, au Moyen-Age, avec les rapides moyens de transport que l'on imagine, si c'est une gourmandise... Le R.P. Mandonnet, qui rapporte ce trait en exact historien, en doit convenir, je suppose. M. Misermont parle du « beau hareng frais » de saint Thomas... Je ne le souhaite pas à sa table.

ment une piété, ce qui dépend de nous, toute fleurie de simplicité, mais, ce dont nous ne sommes pas toujours maîtres, une vie toute simple et tout unie, une vie où il ne se passe rien. Sauf les apparitions, qui sont événements d'importance, mais qui, par sa volonté, la laissent inconnue et dont l'écho bruyant ne trouble point son silence, elle vit, aux yeux de son entourage, la vie la plus commune et la moins pittoresque.

⁂

On sait comment se jalonne son humble carrière. Une enfance pieuse, avec un discret appel à la vie religieuse senti le jour de la première communion; mais elle doit bientôt vaquer aux soins de la ferme (sa mère est morte quand elle n'avait que huit ans); parmi ces occupations modestes et d'ailleurs absorbantes, sa piété ne fait que s'accroître; elle jeûne deux fois la semaine (le père, averti par une de ses filles, gronde un peu et enfin laisse aller); assoiffée de l'Eucharistie — qu'on ne distribuait pas alors avec la divine abondance dont nous jouissons, grâce à un Pape merveilleusement inspiré —, elle accomplit des prodiges pour se ravitailler aussi souvent que faire se peut dans l'église assez lointaine (ces petites industries, ces ingéniosités obstinées, ces difficultés vaincues en souriant, c'est l'histoire, aujourd'hui comme hier, de tous les amis de l'Eucharistie). Elle voit en songe saint Vincent de Paul (ignorant que c'est lui, mais le devant reconnaître plus tard, sur un tableau) qui renforce l'appel adressé à l'enfant. Sa vocation se précise, et les obstacles, selon la règle, commencent d'apparaître. Le père est bon chrétien (qui avait pensé même au sacerdoce), mais il a déjà donné sa fille Marie-Louise à Monsieur Vincent. Il refuse. Il essaie de conduire doucement au mariage cette petite Catherine,

bonne femme de ménage (qu'on appelle familièrement Zoé); il veut la distraire; ce pour quoi il a l'idée, curieuse, de l'envoyer à Paris chez un de ses fils, qui tenait un petit restaurant d'ouvriers; malgré les efforts du cabaretier, plein de bonnes intentions, Catherine-Zoé s'ennuie mortellement dans ce lieu de délices. C'est autre chose qu'elle viendra bientôt chercher à Paris. Revenue à Fain, elle reçoit de Marie-Louise la belle lettre que nous avons dite, et c'est alors qu'elle séjourne à Châtillon-sur-Seine, dans le pensionnat, si coté, de sa belle-sœur, qu'on imagine aisément : tout ce qu'il y a de comme il faut, arts d'agréments et piété, leçons de maintien et cantiques un peu fades; l'air mondain et collet monté; savoir tenir son rang et broder au tambour. Que pouvait faire là une « bonne fille de village » qui avait le goût de la sainteté, qui ne voulait pas franchir « l'étape » et monter à la situation d'une « demoiselle », servante de l'aristocratie châtillonnaise, qui juge plus noble l'état de servante des pauvres et à qui la Vierge va parler dans un an? Elle s'ennuie aussi fort qu'au cabaret et, à la vérité, par les mêmes raisons. Mais Châtillon a sur Paris un grand avantage : le pensionnat est proche, — dans le vieux quartier, aujourd'hui encore un peu médiéval et si amusant — proche de l'Hospice où se dévouent joyeusement quelques Filles de la Charité. Elle y fréquente (c'est là qu'elle voit le portrait de saint Vincent et reconnaît le prêtre de sa vision). Cette atmosphère lui est douce. Elle y trouve des encouragements, aidée surtout par cette bonne Sœur Victoire (Séjole), une sainte âme, que nous avons déjà nommée. Le père cède enfin (mais, pour ne pas sembler tout à fait battu, ne veut pas donner la dot, que fournit la belle-sœur : voilà qui dut lui être compté autant que son pensionnat). Elle entre à l'Hospice de Châtillon comme postulante (janvier 1830), et Sœur Marie-Louise ne manque

pas de lui adresser une lettre pleine d'enthousiasme. Le postulat dure trois mois, ce qui est le temps ordinaire, plus ou moins, chez les Filles de la Charité. Après quoi on l'envoie à Paris pour son noviciat. Elle arrive le 21 avril 1830 à la maison-mère de la rue du Bac — au « Séminaire », comme on appelle le noviciat.

Presque aussitôt les apparitions commencent.

***

## II. — Les apparitions

Quatre jours après son arrivée, c'est grande fête chez les pieuses filles de Monsieur Vincent. Le corps du Saint, qu'on avait sauvé en 1792 et caché aussitôt, revenait, après quelques prélèvements de reliques, à la maison-mère des Lazaristes, rue de Sèvres. La translation, dont nous avons des récits détaillés (1), fut extrêmement solennelle et le peuple de Paris, spontanément, rendit un bel hommage au saint de France, et si profondément français, qu'il aimait, dont il n'avait pas oublié les bienfaits. L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, en fut, dit-on, très ému, enthousiasmé (2). Catherine Labouré aussi, comme elle le racontera plus tard. Elle suit pieusement la belle neuvaine qui se donne rue de Sèvres, à deux pas de son Séminaire. Tout de suite, elle reçoit, par l'entremise du bon Monsieur Vincent, « des grâces extraordinaires d'oraison et d'union à Dieu (3) ». Elle retrouvait d'ailleurs Monsieur

(1) Cf. Misermont, *La Bse Catherine Labouré*, pp. 63-70.
(2) E. Crapez, p. 35.
(3) Misermont, *op. cit.*, p. 70.

Vincent dans la chapelle de la rue du Bac où l'on avait mis en châsse un fragment de ses os. C'est là qu'elle eut ses premières apparitions : elle vit, trois jours de suite, le cœur de saint Vincent (1) au-dessus de son reliquaire : « blanc, couleur de chair » (paix, calme, innocence, union, explique-t-elle); puis « rouge de feu » (ardeur de la charité); puis « rouge noir », — symbole de tristesse et qui présage obscurément des bouleversements proches; ceux du 25 juillet, dont alors nul ne se doutait; on sait que la Révolution de Juillet ne fut pas un simple « changement de gouvernement », qui ne pouvait spécialement émouvoir une pieuse novice, mais qu'elle marque une explosion d'anticléricalisme parfois sauvage (sac de l'Archevêché, notamment) (2).

« J'étais, ajoute-t-elle en son rapport de 1856, favorisée d'une autre grande grâce : c'était de voir Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement. » Elle le vit « tout le temps de son Séminaire », sauf quand elle avait douté de la réalité de l'apparition : « la fois d'après, je ne voyais plus rien ».

Le 6 juin 1830, pendant la messe, la vision a un caractère propre : Notre-Seigneur « se montre comme un roi,

(1) Le cœur, séparé du corps, avait été envoyé à Turin en 1790; après quelques voyages en Italie, réclamé par le cardinal Fesch en 1805, il fut apporté à Lyon, où il resta.

(2) Il semble que l'apparition se soit renouvelée en juillet (le cœur est noirâtre), du 19 (fête de saint Vincent) jusqu'au 26 (jour octave); des paroles intérieures lui annoncent « les grands malheurs qui vont fondre sur la France », mais, le 26, le cœur de saint Vincent est « un peu consolé » parce qu'il a obtenu que ses deux familles spirituelles ne périront pas dans ces malheurs et que « Dieu s'en servira pour ranimer la foi ». Ceci d'après une notice inscrite par les soins de M. Aladel au bas d'un tableau qu'il fit peindre par Lecerf en 1835, pour commémorer cette manifestation. M. Misermont se demande s'il n'y a pas simplement une erreur de M. Aladel touchant les dates — ce qui est en effet vraisemblable; le 26 juillet, Sœur Catherine devait (après tout qui sait?) être informée des troubles politiques du 25.

avec la croix sur la poitrine, dans le Très Saint Sacrement ». Au moment de l'évangile, la croix « coule » « sous les pieds de Notre-Seigneur, qui était lui-même dépouillé de tous ses ornements ». La jeune novice y voit l'annonce des bouleversements prévus et « pense que le Roi de la terre sera perdu et dépouillé de ses habits royaux ». Évidemment la politique ne lui importe guère. Mais ce qui importe, c'est le contre-coup des événements sur la religion.

Tout cela n'est que le prélude, le prélude tout au moins de la mission particulière confiée à Sœur Catherine.

***

Voici un autre prélude et qui l'annonce davantage.

C'est l'apparition, si curieuse et aux traits si particuliers, de la sainte Vierge pendant la nuit du 18 au 19 juillet 1830. La Voyante en a écrit elle-même, en 1856, un récit extrêmement vivant, savoureux et, comme on aime dire maintenant, direct — qu'on voudrait citer entièrement — avec la naïveté de ses fautes d'orthographe (elles font partie du témoignage et lui donnent son aspect) (1). C'est une chose exquise, une page de légende dorée, mais authentique.

Là encore se marque la dévote simplicité de cette « bonne fille de village ». C'est la veille de la Saint-Vincent. On a fait aux novices une émouvante instruction sur la piété envers la très Sainte Vierge. Sœur Catherine aime beaucoup la Sainte Vierge. Cette instruction l'enflamme davantage. Il y a longtemps qu'elle désire — tout simplement, sans ergoter, hardiesse toute franche d'un amour filial — voir « sa Bonne Mère ». Elle a idée que

(1) Le texte original est reproduit dans Misermont, *La Bienheureuse Catherine Labouré*, pp. 79 sq. (de même pour les autres textes).

l'heure est proche. « Je me suis couchée avec cet pensée que cet même nuit, je vairai Ma bonne Mère... en fain je me suis endormie. » Sur quoi, un trait charmant : on a donné aux petites Sœurs quelques fragments d'un surplis de saint Vincent; elle en avale une bribe pour obtenir la faveur souhaitée.

« Comme on nous avait distribuée un morceaus de linge d'un Rocher de St V., j'en ai coupée la Moitier que jai avaler et me suis endormie, dans la penses que St V., m'ostienderai la Grace de voir la Ste Vierge. » Comment voulez-vous que la Vierge résiste?...

Elle ne résiste pas, elle l'envoie chercher.

A 11 h. 1/2, un charmant petit garçon de 4 ou 5 ans, vêtu de blanc (« je croit que cet enfans était mon ange gardien qui s'étoit rendu visible »), appelle : « Ma sœur Labouré ». Il la presse de s'habiller en diligence, l'emmène dans la chapelle tout illuminée comme pour la messe de Minuit et la place à côté du « fauteulle de Mr le Directeur » (le célèbre fauteuil) dans le sanctuaire. Elle attend et, d'ailleurs prudente (1), elle regarde si, d'aventure, *les Veilleuses* (les Sœurs désignées pour veiller la nuit) ne se montrent pas dans la tribune qui est leur lieu de passage. Un froufrou de soie : « Voici la Sainte Vierge », dit l'Enfant. Elle paraît en effet, et vient s'asseoir dans le fauteuil (2) — le brave et modeste fauteuil, si exactement

(1) Au surplus, elle « trouve le temps long ».

(2) La relation ne dit pas clairement que ce soit le même « fauteulle de Mr le directeur » près duquel Catherine s'est agenouillée. La Sainte Vierge vient « se pauser sur les marches de lautelle du côtée de l'Evengile, dans un fauteuille parielle à celui de Ste Anne (dans le tableau de la chapelle) — la Ste Vierge seullement, ce nétait pas la même figure de Ste Anne ». Mais ce fauteuil directorial est aussi du côté de l'Évangile. D'ailleurs en 1876, dans sa communication orale à sa supérieure, Sœur Dufès, moins gênée pour parler que pour écrire, elle précise que la Sainte Vierge s'est « assise dans

de son temps et comme il en survit dans nos presbytères ou en de vieux parloirs... Il est toujours là (si on en a renouvelé deux fois le pauvre velours bleu) et il est émouvant... On va s'y asseoir (familiarité du chrétien, du fils de la Bonne Mère) et il arrive que des malades y guérissent. « Je n'ai fait qu'un saut auprès delle a genous sur les Marche de lautelle les mais (mains) apuyez sur les genoux de la Ste Vierge. » Comme on aime cette jolie hardiesse, ou plutôt ce geste d'enfant, tout naturel... Après tout, c'est sa Mère. Voici le catholicisme... Amour d'abord — et cela n'exclut point le respect (elle est à genoux), comme en jugeraient peut-être « nos frères séparés » — un respect familier, sans raideur.

le fauteuil du Père Richenet » — après s'être prosternée devant le Tabernacle, — et le fauteuil n'était donc pas, comme on l'a cru quelquefois, placé de telle sorte que la Vierge tournât le dos à l'Eucharistie. La prose de Sœur Catherine, franche et colorée, ne laisse pas, chose naturelle, de montrer quelque embarras, quelques défauts de composition (à la vérité, les littérateurs professionnels...; il n'y a que les rapports administratifs qui soient précis, — malheureusement écrits d'un autre style que celui de Sœur Catherine ou des bons écrivains). Il arrive que des traits qui nous paraissent nécessaires, ou du moins que nous désirerions connaître, soient omis (M. Aladel, destinataire des papiers, n'en a pas besoin, et la Sœur n'écrit pas pour nous et la postérité). Pareillement des choses importantes, que l'apprenti même en l'art d'écrire ferait saillir, mettrait en leur belle place, ne paraissent qu'au détour d'une phrase ou par allusion. La rédactrice sait ce qu'elle veut, dit ce qu'elle veut dire. Ajouterai-je que la lecture de pareils textes, si spontanés d'une part, marquant le mouvement d'une intelligence « populaire », et d'autre part utilitaires, visant un but pratique et précis, aussi éloignés que possible de l'exposé littéraire ou pseudo-littéraire, — ajouterai-je qu'ils peuvent éclairer certaines formes des écrits évangéliques, certaines habitudes de composition? Les Évangiles, écrits populaires aussi, du moins par leur destination, écrits de circonstance et avec un dessein tout pratique — d'ailleurs rédigés par des écrivains autrement lettrés, avec plus d'adresse et dans une autre langue... Mais il y a des analogies. Les superbes dissections de la « critique » s'en préoccupent-elles assez, comprennent-elles ce tour d'esprit, cette allure de la pensée, apprécient-elles ce caractère essentiellement vivant?

Elle a un long entretien — que ne donne point ce récit, mais un autre papier — un entretien fort long, car, la Vierge disparue et quand l'enfant a reconduit la novice au dortoir, elle entend sonner deux heures. « Je ne me suis point rendormie. » On l'en croit volontiers.

L'entretien est résumé en effet dans un second document que M. Misermont date de 1856 (même année que le récit). La Vierge annonce à sa brave servante que le Bon Dieu la chargera d'une mission (la Médaille Miraculeuse, mais rien n'est encore précisé) qui lui donnera bien de la peine (c'est la divine habitude) et qu'il faudra s'en ouvrir « à celui qui est chargé de la conduire ». Elle lui parle longuement de sa Communauté, des deux communautés de Monsieur Vincent, où Elle souhaite des réformes, indique des abus à corriger : la petite novice devra se charger de la difficile commission. Mais, cela fait, tout ira bien chez Monsieur Vincent (et quelques prédictions sont fort nettes). La Vierge annonce encore (avec la tristesse qu'on lui verra en de pareilles circonstances, à Lourdes, à la Salette, à Pontmain, partout) les malheurs qui attendent la France et les dommages que souffrira la Religion et comment « la Croix sera méprisée ». Elle dévoile la mort de Mgr Darboy.

Ici une précision chronologique sur quoi on a beaucoup discuté.

« A ce sujet, écrit Sœur Catherine, je pensai : quand est-ce que ce sera. J'ai très bien compris : « Quarante ans (1) ».

Voilà qui est clair : 1830 plus 40 ans : c'est 1870, la

(1) Elle ajoute que M. Aladel lui avait demandé : « Savez-vous si vous y serez et moi aussi? » La bonne Sœur, que la Sainte Vierge n'a pas informée là-dessus, répond joliment : « D'autres y seront, si nous n'y sommes pas. »

guerre, les bouleversements, la Commune et le meurtre de l'archevêque. Mais une autre version porte : « 40 ans et 10 et après la paix ». C'est cette version qui, connue après la mort de la Bienheureuse (1876), donnera tant d'espoirs pour l'année 1880... Espoirs trompés (la lutte anticléricale devient alors plus vive) qui à beaucoup rendront suspecte la prédiction entière. M. Crapez (je suppose qu'il ne connaissait pas la première version, la version courte) a fait des efforts héroïques pour justifier ce texte ambigu (et il n'a pas été le seul). Il veut surtout répondre à M. Saudreau qui a écrit : « La Sœur Labouré... a fait des prédictions qui se sont réalisées d'une manière frappante et d'autres qui ne se sont pas vérifiées (1). »

M. Misermont a tiré tout le monde d'embarras en montrant que la seconde version (beaucoup moins riche en fautes d'orthographe...), la version aux 10 ans, est plus récente, qu'elle est vraisemblablement une copie (fidèle, sauf le petit ajouté), « d'une écriture plus lourde », et que la Voyante n'en est sans doute pas responsable (2). D'ailleurs M. Chinchon, confesseur de Sœur Catherine après M. Aladel, s'inscrivit en faux contre « la pseudo-prophétie », dès qu'il la connut.

Nous admettrons sans difficulté que la chère Bienheureuse s'est montrée là aussi bonne prophétesse qu'en toute autre occasion et, plus exactement, qu'elle a rendu son message avec autant de sûreté (3).

(1) Crapez, *op. laud.*, p. 52. — La doctrine de M. Saudreau est d'ailleurs sage et sûre : ce sont là « révélations portant sur des sujets qui n'ont aucun rapport à la sanctification de l'âme; alors Dieu n'intervient pas d'une manière particulière pour préserver de l'erreur », et il est prouvé que des saints fameux ont commis des « erreurs scientifiques ou historiques nombreuses » dans les révélations qu'ils nous ont transmises.

(2) Misermont, *La Bienheureuse Catherine Labouré*, p. 94 et *passim*.

(3) On parle d'un « trésor » que, sur ses indications, vers la fin

* * *

Mais voici — bientôt (rien ne traîne ici...) — la manifestation essentielle, les grandes apparitions pour quoi Dieu avait modelé avec tant de soin cette âme limpide, lui avait donné cette fraîcheur, cette simplicité, cette candeur, cette humilité, semble-t-il, presque inconsciente, en avait fait ce petit chef-d'œuvre harmonieux, sans fêlure, sans discordance, pour quoi il l'avait voulue toute dépouillée, sans parure vaine, sans éclat extérieur, sans lettres, pleine de Lui. Oui, une belle œuvre d'art et dont la « ligne » enchante.

Voici donc les apparitions de la Médaille Miraculeuse.

La sainte Vierge a parlé d'une mission. Catherine attend, avec un grand désir, de revoir sa Mère.

Elle la revoit deux mois plus tard, en septembre.

On avait compté trois apparitions de *la Vierge à la Médaille* (1). Les observations minutieuses — et faciles à contrôler — de M. Misermont (2) prouvent qu'il y en eut au moins cinq : septembre, 27 novembre, décembre 1830, mars et septembre 1831 (3). Mais c'est la manifestation

de sa vie, la supérieure de Reuilly aurait cherché vainement dans le jardin. Mais les témoignages sont vagues (peut-être une parole incidente, prise trop à la lettre), et ceci en vérité n'est guère dans le style de « la bonne fille de village ». M. Misermont a grande raison de douter.

(1) La fête accordée à la famille de saint Vincent par Léon XIII en 1894 prend le titre : *Festum sub titulo Manifestationis Immaculatae Virginis Mariae a sacro Numismate* (au 27 novembre).

(2) *La Bienheureuse Catherine Labouré*, p. 98 ssq., cf. p. 24.

(3) Au temps de ses dernières apparitions, la Sœur, qui avait achevé son « Séminaire », avait été assignée à la maison dite d'Enghien (faubourg Saint-Antoine), 11, rue de Picpus, mais elle revenait parfois à la maison-mère, rue du Bac, et c'est là, dans la chapelle, qu'elle eut ses dernières apparitions, comme les premières.

du 27 novembre qui passe pour la principale et retient surtout l'attention — non peut-être qu'elle soit plus complète ou plus importante (nous l'ignorons), mais elle est datée plus exactement et c'est celle-là dont la Voyante elle-même nous a donné le récit, en deux versions (datant de 1841) : la première a la forme d'une lettre adressée à M. Aladel, elle n'est signée que : « Votre toute dévouée et soumise fille », puis, selon la formule habituelle dans la congrégation : « indigne fille de la charité, servante des pauvres malades », en abrégé; mais pas de nom propre (aucun récit d'apparition ne porte son nom : elle préserve le secret); la seconde (15 août, sans indication d'année) a la même teneur, à peu près; on la regardera non sans vraisemblance comme un brouillon de la lettre (la lettre définitive supprime les mots qui insistent pour qu'on se hâte d'exécuter la statue de la Vierge au globe). Une troisième version, moins importante, ne relate que la première partie de l'apparition (1) (la phrase : « depuis deux

(1) L'apparition ici relatée ne semble pas, d'abord, être celle du 27 novembre. Contrairement aux deux premières versions, le récit ne porte pas la date du 27 novembre 1830 (ou, 2e texte : samedi avant le 1er dimanche de l'Avent, ce qui coïncide) — mais seulement (au titre) : « troisième apparition de la sainte Vierge à la même sœur »; la sainte Vierge ne se montre pas à la même place; elle est derrière l'autel, auprès du tabernacle, et non du côté de l'épître, à la hauteur du tableau de saint Joseph; mais l'heure de l'apparition est la même : 5 h. 1/2 du soir, au moment de l'oraison, après la lecture du premier point.

Les trois textes (le 3e comporte deux états : brouillon et copie) sont reproduits, selon l'original, dans Misermont, *L'âme de la Bse C. Laboure*, pp. 220 sq.

Cette coïncidence de temps est à remarquer. Serait-il impossible de concilier les indications topographiques, apparemment divergentes :

1er texte : La Vierge vient « à côté du tableau de saint Joseph », la Bienheureuse la voit « à la hauteur du tableau de saint Joseph » — mais ne va-t-Elle pas ensuite jusqu'au tabernacle?

2e texte : Toujours après « le froufrou d'une robe de soie », la

ans je suis tourmentée », commune aux trois textes, les assigne tous à 1841) (1). — A ces documents on ajoutera la lettre (1834) de M. Aladel à M. l'abbé Le Guillou, insérée par celui-ci dans son *Mois de Marie* de 1834 (c'est la première relation imprimée de l'événement), puis la *Notice historique sur les origines et les effets de la Médaille Miraculeuse*, publiée la même année par M. Aladel lui-même et qui eut une diffusion prodigieuse (2). On

Bienheureuse voit la Vierge « auprès du tabernacle, par derrière ». La distance n'est pas grande. En ce cas, les mots du 3e texte : la *3e apparition*, pourraient s'entendre ainsi : la 1re est celle du 18 juillet (pendant la nuit); la 2e celle de septembre (1re manifestation de la Médaille miraculeuse); la 3e celle du 27 novembre.

(1) Ceci d'après M. Misermont, *La Bienheureuse Catherine Labouré*, p. 13. — Les récits de la bienheureuse qui se rapportent aux apparitions comprennent donc : les trois relations que nous venons de dire (composées en 1841); le récit des premières apparitions (Cœur de saint Vincent; N.-S. dans l'Eucharistie; le Christ-Roi dans l'Eucharistie); celui de l'apparition de la sainte Vierge, les 18-19 juillet 1830; un document séparé contenant les paroles prononcées par la sainte Vierge au cours de cette manifestation et que ne donnait pas le récit; ces trois derniers textes sont vraisemblablement — les uns et les autres — de 1856. Les papiers de 1876 (année de la mort) sont des copies (1e : apparition du 27 novembre 1830, 1re phase, écrit daté : 10 avril 1870; 2e : les paroles de la Vierge dans la nuit du 18-19 juillet 1830, écrit donné au supérieur général quelques mois avant la mort de la Bienheureuse). D'autres papiers de Sœur Catherine, — par exemple des notes de retraite (voir quelques extraits d'un carnet qu'elle employait à cet usage dans Crapez, *op. laud.*, p. 129) n'ont pas trait aux apparitions.

(2) La bibliographie de la Médaille Miraculeuse est considérable (Misermont, *La Bse C. Labouré*, p. 259). Il faut au moins citer un volume connu, répandu, plusieurs fois traduit, de M. Chevalier, *La Médaille Miraculeuse*, 410 pp. in-8, contenant une biographie de Sœur Catherine (1re édition, 1878); une partie du livre de M. Aladel y est reproduite. « Nous ne pensons pas, dit M. Misermont, que M. Aladel aurait approuvé tout ce qu'écrit son successeur. »

Les deux textes de M. Aladel (lettre à M. Le Guillou et relation publiée par lui-même dans sa *Notice historique* sur la Médaille) sont reproduits par M. Misermont, *La Bienheureuse Catherine Labouré*, p. 100 et suiv.

tiendra enfin grand compte de l'*Enquête Canonique* sur la Médaille ordonnée en 1836 par l'Archevêché de Paris et où les dépositions de M. Aladel tiennent la première place (le rapport, fort intéressant, de M. Quentin, vicaire général et promoteur du diocèse, est resté d'ailleurs inachevé par la maladie du rapporteur). Grâce à ces documents, dont la concordance est remarquable, et à quelques autres témoignages, on est fort exactement renseigné.

Le 27 novembre (veille du 1er dimanche de l'Avent), l'apparition a lieu, dans la chapelle, à 5 h. 1/2 du soir, les novices étant réunies pour l'oraison : elle se produit, exactement, après le 1er point de la méditation, que vient de lire une jeune Sœur, dans le profond silence. Un « frou-frou de robe de soie » l'annonce. La Sainte Vierge apparaît » d'abord du côté de l'épître « à la hauteur du tableau de saint Joseph » (aérienne, comme est toujours la Vierge, comme on la voit à Pontmain, à la Salette, à Lourdes aussi, dans sa grotte élevée).

La Vierge est vêtue de blanc : robe de soie « blanche aurore », montante, « manches plates » ; un voile blanc descend de la tête « jusqu'en bas » ; les cheveux en bandeaux retenus par un serre-tête garni de dentelle ; la figure « bien découverte ». Elle a les pieds sur un globe dont on ne voit que la moitié supérieure et elle y foule le serpent. C'est la figure « normale » de l'Immaculée Conception.

L'apparition comporte trois phases. Dans la première, celle de la « Vierge au globe », Marie porte dans ses mains levées « à la hauteur de l'estomac, d'une manière très aisée », un autre globe (surmonté d'une petite croix) qui représente le monde qu'elle offre à Dieu ; son regard de prière est dirigé vers le ciel. « Ici sa figure était de toute beauté, je ne saurais la dépeindre. » — Les souhaits de la Voyante sont comblés : elle avait tant désiré voir de nou-

veau la « Mère admirable », la voir, comme elle dit joliment (début de la seconde version), « belle dans son plus beau ».

Peu à peu la vision se transforme — lentement, sans bruit, en « modulation » très douce; il y a, si j'ose dire, une technique des apparitions virginales, et ces changements harmonieux — faut-il poursuivre la métaphore : ces modulations aux tons voisins — se remarquent ailleurs, très sensibles, par exemple à Pontmain... sous les étoiles; serai-je irrévérencieux (non, j'aime trop l'art du spectacle et la comparaison n'est pas moins noble qu'avec une symphonie) en parlant d'une mise en scène divine, d'un céleste changement à vue?

La bonne Sœur Catherine, extasiée, remarque « tout à coup » aux doigts de la Vierge « des anneaux revêtus de pierreries plus belles les unes que les autres, les unes plus grosses et les autres plus petites, qui jetaient des rayons plus beaux les uns que les autres; ces rayons sortaient des pierres, les plus grosses [jetant] de plus gros rayons, toujours en s'élargissant, et les petites [en jetant] de plus petits et toujours en s'élargissant en bas; ce qui remplissait tout le bas; je ne voyais plus ses pieds » (1er texte). Comme on aime cette gaucherie délicieuse... et précise; cet embarras à s'exprimer (on la voit peinant, faisant un brouillon, qui est notre 2e texte, et, en le recopiant, tâchant de l'améliorer), mais qui ne l'empêche pas de dire exactement ce qu'elle veut dire.

Le globe que soutenaient les mains radieuses a disparu insensiblement — il est monté vers Dieu. Les mains s'abaissent vers l'autre globe, vers la « boule blanche » où se posent les pieds de lumière et où s'inscrit le mot de *France*. Les regards maternels caressent la future Bienheureuse et se dirigent aussi vers le globe. Une voix se fait entendre : « Cette boule que vous voyez représente le

monde entier, particulièrement la France et chaque personne en particulier. » Quant aux rayons merveilleux : « C'est le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent. » Enchâssons des paroles si précieuses et qui s'accordent si bien avec la bonté jamais lasse, avec l'indulgence prodigieuse, avec cette tendresse de mère qui enveloppe, toujours, les fils même les plus indignes et que l'âme chrétienne n'a cessé de reconnaître à la Vierge. Elle « fait comprendre » à Sœur Catherine « combien il était agréable de prier la sainte Vierge et combien elle était généreuse envers les personnes qui la prient, combien elle accordait de grâces aux personnes qui les lui demandent, quelle joie elle éprouve en les accordant ».

Notons encore cette remarque, fort belle en sa simplicité naïve et que signerait toute la foule des grands mystiques : « A ce moment, ou j'étais, ou je n'étais pas... je jouissais, je ne sais... »

C'est alors qu'un nouveau changement se produit ou, mieux, la seconde phase, qui se préparait, se développe, l'image s'enrichit, la Médaille se compose. « Il s'est formé, dit la Voyante, un tableau autour de la Sainte Vierge, un peu ovale. » C'est aussi le mot de tableau qu'emploie M. Aladel à deux reprises (1). Autour de ce cadre oblong s'inscrit en lettres d'or l'invocation célèbre : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Affirmation de la Conception immaculée, qui marque nettement le dessein providentiel de la vision et le sens de la « mission » annoncée par la Vierge à son humble amie.

(1) Lettre à M. Le Guillou et *Notice historique* : elle voit « comme un tableau », elle voit « un tableau représentant la Sainte Vierge telle qu'on la dépeint ordinairement sous le titre d'Immaculée ».

Ainsi la Médaille Miraculeuse et la prière qu'elle véhicule, qu'elle fait entrer dans l'usage chrétien, annonce la définition de Pie IX et Lourdes, qui en sera la fleur triomphale. Son rôle, d'ailleurs, n'est pas achevé : elle continue d'assurer la diffusion pratique d'un dogme non point abstrait, détaché de nous et de notre vie, mais agissant et fécond, elle contribue à le garder vivant, elle perpétue, elle amplifie la louange virginale, la louange magnifique, sobre, confiante et douce, qui plaît à la Mère.

Le « tableau » formé, avant même qu'elle ait révélé l'autre face, avec une divine impatience, dirait-on, la Vierge se préoccupe de la médaille. Une voix parle à Catherine : « Faites, faites frapper (notez l'insistance) une médaille sur ce modèle »; et elle promet de donner sa protection et des grâces à qui la portera et dira la prière.

Maintenant le « tableau » paraît « se retourner ». C'est la troisième phase et c'est le revers de la médaille qui se dessine aux yeux de Sœur Catherine. On le connaît assez : l'initiale de Marie, la lettre M surmontée d'une croix, au centre de l'ovale, et, au dessous, les cœurs accolés de Jésus et de sa Mère, le premier cerclé de la couronne d'épines, le second percé du glaive symbolique; autour, douze étoiles, occupant, sur le bord du cadre, la place de l'inscription qui, au *droit*, s'infléchissait en liane dorée. Image des souffrances divines, invitation à y joindre les nôtres, nécessité de collaborer à la passion du Fils et de la Mère (*quae desunt passioni...*), nécessité plus que jamais pressante en ces âges d'ingratitude et d'apostasie qui font pleurer la Vierge...

Aspect de douleur, de pénitence, de réparation — qui se marquera nettement à Lourdes, à la Salette et à Pontmain, et que le nouvel office du Sacré-Cœur (toujours ces initiatives de Pie XI, si accordées à notre temps, au

plan divin pour notre temps) va mettre en une si émouvante et si vive lumière...

Image certes frappante (je n'en épuise pas le symbolisme et cet M élevant cette croix et ces douxe étoiles, à quoi bon les expliquer?). Mais la bonne Catherine se demandait s'il ne convenait pas de graver une légende au revers comme au droit; elle en est « inquiète »; « après bien des prières », une voix se fait entendre pendant l'oraison : « L'M et les deux cœurs en disent assez »...

***

On est d'abord étonné que les trois relations de la Voyante, qui décrivent longuement et précisément la « Vierge au globe », c'est-à-dire la première phase de l'apparition, soient si brèves sur les deux autres, essentielles cependant et qui se rapportent à la grande « mission » de Sœur Catherine : la Médaille.

Sœur Catherine n'écrit certes pas pour nous — elle se moque bien, la sainte fille, des historiens et de la postérité! — elle écrit pour M. Aladel, et M. Aladel sait fort bien tout ce qui concerne la médaille (ainsi les premiers chrétiens, peut-être les candidats au baptême et, mieux encore, les catéchistes, à qui s'adressaient ces résumés, ces aide-mémoires, ces manuels de catéchèse que sont, à plus d'un égard, nos Évangiles, savaient beaucoup de choses sur la vie et la doctrine de Jésus qu'il n'était pas nécessaire de développer en long et en large). Elle lui écrit (comme toujours en pareil cas et, à la vérité, ce sont les meilleurs textes...) parce qu'elle en a besoin et dans un dessein précis : « Depuis deux ans, je suis tourmentée et pressée de vous dire d'élever un autel, comme je vous en ai déjà prié, dans l'endroit où la Sainte Vierge a apparu » (elle demande aussi une communion générale annuelle

en l'honneur de cet événement et, d'autre part, quelque souvenir pieux, une communion au moins, pour commémorer l'apparition du cœur de saint Vincent). Bien qu'elle n'en parle pas dans la relation (appliquons toujours cette règle que silence ne veut pas dire absence...), elle a demandé de vive voix que l'autel dont il est ici question fût surmonté d'une statue représentant la Vierge au Globe (le texte montre qu'elle a antérieurement confié ses désirs à M. Aladel : « comme je vous en ai déjà prié »). M. Misermont (1) observe fort justement que cette année même (1841) M. Aladel fit exécuter par Letaille un dessin de la Vierge au Globe, document sans doute pour le futur sculpteur (le dessin existe encore). Il ne peut accomplir tout son projet (remplacer l'autel existant par un plus riche en lui adjoignant la statue). M. Misermont a expliqué de façon vraisemblable les difficultés rencontrées : faire tailler une statue d'aspect si nouveau sans révéler le secret... Mais l'humble et timide Catherine, pressée par la Sainte Vierge, n'abandonnait pas son dessein : il lui fallait un autel placé à l'endroit où se trouvait un tableau de saint Joseph — lieu des premières apparitions — et la statue au globe. Six mois avant sa mort (1876), elle n'y tient plus (la Vierge, sans doute, insiste). Elle pense d'abord s'adresser à son ancien confesseur, M. Chinchon, qui avait remplacé M. Aladel, mais qui, trop occupé, avait dû, cette année même, cesser de confesser les Sœurs de Reuilly. Le supérieur général, ignorant tout, ne lui accorde pas la permission insolite de recourir à M. Chinchon (pour les confessions) (2). Elle obtient alors de la Vierge l'auto-

(1) *L'âme de la Bse. C. Labouré*, p. 234.

(2) Détail émouvant, et d'une belle simplicité, on la voit pleurer à la suite de ce refus... Elle n'eût pas pleuré s'il ne s'était agi que d'elle-même. Mais sa mission, le désir de la Vierge, cet obstacle énorme qui se dresse devant l'humble fille chargée d'un tel message...

risation de parler à Sœur Dufès, sa supérieure à l'hospice de Reuilly. Étonnement prodigieux de la supérieure qui estimait Catherine comme une bonne religieuse, mais ne lui voyait rien d'extraordinaire. Toutefois la chose ne traîne pas — et là où tant d'instances devant M. Aladel, homme important et sans doute devant M. Chinchon, qui l'était aussi, n'avaient abouti à rien, l'entretien avec Sœur Dufès aplanit aussitôt les difficultés... Mais, dit Catherine, faites bien attention : ne changez rien à la Vierge de la Médaille (sa confidente l'avait d'abord entendu ainsi); c'est autre chose que je vous demande, une image distincte, qui laisse l'autre subsister. Quand la statue fut érigée, après la mort de la Bienheureuse, quelques-uns firent cette confusion et se scandalisèrent de voir là comme un démenti à l'image, déjà traditionnelle, gravée sur la médaille. Léon XIII, mieux informé, plus perspicace, intervint pour clore le débat et approuva la statue. Cette statue et cet autel, grand souci de Catherine pendant quelque quarante ans, qui avaient fait, a-t-elle avoué, « le martyre de sa vie »... une vie humble, vouée au secret et où elle devait agir sans se dévoiler!

MAURICE BRILLANT.

# Le Père Damien lépreux avec les lépreux (1)

*La contagion de la charité*

Si la lèpre est contagieuse, l'amour divin l'est plus encore. L'héroïsme du P. Damien provoqua dans le monde une véritable contagion de dévouement. Tous les regards furent attirés sur la léproserie de Molokaï. Les protestants eux-mêmes rivalisèrent avec les catholiques. En fait, des dons considérables affluèrent à Molokaï, venus des cinq parties du monde. Le Père, au cours de ses déplacements, se faisait mendiant pour les lépreux. De porte en porte il demandait l'aumône pour ses chers reclus. En deux mois il avait ainsi obtenu assez de ressources pour en habiller trois cents.

La Presse, par ses articles, excitait à la générosité. De Paris vinrent de nombreux secours par l'intermédiaire de la Procure. Les Dames des Sacrés-Cœurs d'Honolulu furent de très précieuses pourvoyeuses. Elles surent user avec tact de leur influence sur la population hawaïenne et procurèrent à la léproserie des objets utiles et des douceurs aux malades.

Dans certaines provinces de France l'histoire du Père Damien était lue au catéchisme et devenait un sujet de prédication. Les journaux américains répandirent à travers les États-Unis « la sensationnelle actualité de Molokaï ». Les banquiers du Nouveau-Monde firent de larges avances de fonds.

(1) Voir *La Vie Spirituelle* d'octobre et décembre 1933.

Par cette publicité le nom du P. Damien devenait populaire.

Et cependant le P. Damien a souffert des louanges : il en a plus souffert que de son exil. Il écrivait à ses parents, qui avaient laissé publier une de ses lettres par un journal belge : « Une fois pour toutes laissez-moi vous dire que je n'aime pas cela du tout. Je veux demeurer inconnu au monde. »

Mais la renommée du P. Damien ne faisait que grandir.

Il y eut, de la part du Gouvernement d'Honolulu, quelques basses hostilités. L'intérêt que suscitait le sort des lépreux parmi les étrangers l'avait rendu ombrageux. Le P. Damien supporta ces tourments avec son calme et sa résignation habituels qui finalement désarmèrent les jalousies.

Un protestant allemand écrivait dans un journal de Berlin, après un voyage en Océanie :

> Il n'y a qu'un prêtre catholique qui ait pénétré dans cet enfer des lépreux. Il est demeuré au milieu de ces moribonds, de ces désespérés, pour leur porter les consolations de la vie éternelle...

Le Docteur Woods, médecin américain dont nous avons déjà cité le témoignage, racontait :

> J'abordai un soir, au mois d'octobre 1886, au débarcadère de Kalaupapa, qui est le principal port de la côte septentrionale de l'île. Tout un cortège de lépreux, — presque tous à cheval, — s'y étaient portés à ma rencontre sous la conduite du gouverneur Kagdsdale, lépreux lui-même, et du Père Damien. La vue de ce dernier m'impressionna profondément. C'était un jeune prêtre d'environ trente-six ans, plein de vigueur et d'une santé parfaite; il avait l'air doux, le visage très net, le plus aimable sourire sur les lèvres : sa belle tête était ornée de cheveux noirs un peu négligés.
>
> « Voici quelle est mon œuvre ici-bas ! me dit-il. Tôt ou tard, je deviendrai lépreux, mais je demande à Dieu que ce ne soit pas avant d'avoir dépensé tout ce que j'ai d'éner-

gie au bien de mes pauvres enfants malheureux. J'ai entrepris de les assister, non seulement moralement et matériellement, mais comme un homme qui s'efforce à tout prix de guérir leurs plaies physiques... »

M. Charles Wanen Stoddard narrait, d'autre part, dans l'*Indiana*, son voyage à la lugubre plage :

Au bord de la route et à l'extrémité du village qu'elle sépare de la mer, est située une petite chapelle. La croix qui la surmonte et celle qui s'aperçoit au milieu du cimetière indiquent d'avance que les pauvres habitants ne sont pas délaissés dans leur misère.

La petite grille du cimetière — qu'il faut traverser pour aller à l'église — nous fut ouverte par une joyeuse bande d'enfants qui nous saluèrent, ôtant leur chapeau.

Alors seulement je m'aperçus que ces pauvres petits visages étaient défigurés par des plaies et de larges cicatrices; que les pieds et les mains d'un grand nombre d'entre eux étaient difformes, et quelques-uns saignants. En un mot ils étaient tous plus ou moins atteints de la lèpre, et il en était de même des habitants qui nous avaient salués lorsque nous traversions le village. Sauf de rares exceptions, tous le sont dans les deux villages situés au pied des rochers, sur le bord de la mer. Comme il est rare à Kalawao d'apercevoir un étranger, nous fûmes très vite environnés d'une foule qui nous regardait avec curiosité, sans trop s'approcher toutefois, et en s'écartant avec soin pour nous laisser passer. A mesure que leur nombre augmentait et que de nouveaux visages s'offraient à nos regards, chacun d'eux nous semblait plus horrible que le précédent, jusqu'à ce qu'enfin il me parut impossible que la corruption pût aller au delà chez des êtres vivants, et que la chair humaine pût subir un plus complet déshonneur de ce côté-ci du tombeau.

Nous avançâmes, ainsi environnés, mais non pressés par cette foule qui volontairement laissait régner entre elle et nous un grand espace. Nous approchions de la chapelle, lorsque la porte s'ouvrit et, sur le haut des marches, parut un jeune prêtre qui venait nous souhaiter la bienvenue. Il portait une soutane râpée; ses cheveux étaient un peu en

désordre et ses mains brunies par le travail. Mais sur son visage rayonnaient la bonté, la jeunesse, la santé; et une expression pleine d'énergie et en même temps de douceur éclairait ses traits. Son rire joyeux, son accueil simple et cordial, tout révélait en lui un homme capable d'entreprendre et d'accomplir les choses les plus difficiles. C'était là celui qui s'était imposé la plus dure et la plus noble de toutes les tâches. C'était le Père Damien, l'exilé volontaire et, au milieu de ce peuple de lépreux, le seul blanc, alors, qui fût exempt de la lèpre.

La Régente des îles Sandwich vint le 15 septembre 1881 à la léproserie. Sa visite revêtit un caractère de grande fête. Les lépreux firent à leur souveraine une chaleureuse et touchante réception.

Quelques jours après la visite de la Régente, Mgr d'Olba, coadjuteur de Mgr Maigret, venait apporter au Père Damien, de la part de la souveraine, la Croix de Chevalier Commandeur de l'Ordre de Kalakaua.

Le Père, dans une lettre, la remercia de l'honneur qui lui était fait et donna sa parole de Chevalier de l'Ordre de Kalakaua qu'il consacrerait toutes ses forces au bien spirituel et temporel des infortunés lépreux.

On dit que le Père n'aimait pas porter sa décoration : il ne voulait pas humilier trop sa vieille soutane rapiécée, disait-il (1).

(1) Cette « contagion » de la charité ne s'est pas ralentie. Le P. d'Orgeval (ancien missionnaire diocésain de Paris) après la mort du P. Damien demanda la succession vacante. « Comme son devancier, lisions-nous dans la *Vie Catholique* du 23 septembre dernier, il se donna tout entier à son ministère de miséricorde, insouciant de sa santé, de sa vie, soignant les lépreux avec un dédain parfait de la contagion, véritable imprudence si ce n'eût été dévouement héroïque. Par excessive bonté, il voulait enlever de l'esprit de ces malheureux la pensée que leur mal était répugnant et contagieux... Le P. d'Orgeval a été atteint, il y a un an, de l'affreux mal rongeur, et son état est désespéré. »

*Le secret du P. Damien*

Ce qui frappe le plus dans le sacrifice du Père Damien c'est son adhésion à la mort. « En voilà pour la vie », avait-il déclaré, et, disant cela, c'est la mort qu'il acceptait : mort à lui-même, mort pour sa famille, pour ses frères, pour tous. Se faire lépreux avec les lépreux c'était entrer avec eux dans le tombeau.

Pour le P. Damien il n'y a qu'une seule patrie : le Ciel. Acceptant de vivre dans le cimetière de Molokaï, il se postait à la frontière de sa terre d'exil, au bord de l'éternité bienheureuse, à l'entrée de sa patrie, notre vraie patrie.

« Quelquefois, écrit-il, je porte envie à mes pauvres chrétiens quand je leur administre les derniers sacrements et quand je les porte en terre. » Il vivait en plein surnaturel ; du moins, toute son activité intérieure était orientée vers le monde divin ; la pointe de son âme y baignait constamment.

Apprenant par sa mère la mort de sa sœur, il répondait : « Vous me parlez du départ de Pauline pour le ciel. Qu'elle est heureuse, cette chère sœur ! Puissions-nous l'y rejoindre bientôt ! En attendant, envoyons au ciel le plus d'âmes que nous pourrons ! »

Le Père Damien, dans la léproserie, disait : « Je suis dans un état où la fidélité à Dieu m'est d'une nécessité absolue. »

Nous connaissons cet état. Il lui fallait répondre à l'excès de vice et de malédiction, par un excès de vertu et de fidélité. C'est l'arme dont il s'est servi pour combattre les voluptueux et les idolâtres du lazaret ; ce fut sa force ; sa confiance en Dieu fut le secret de l'influence immédiate qu'il exerça sur les lépreux. D'ailleurs, dans une lettre il a ajouté : « Sans le Saint-Sacrement, une position comme la mienne ne serait pas tolérable. »

Son carnet intime porte encore : « Sans la présence

constante de notre divin Maître dans ma pauvre chapelle, je n'aurais jamais pu persévérer à associer mon sort à celui des lépreux de Molokaï. »

Le Père Damien fixait constamment ses regards sur Dieu : il croyait à son aide constante, même dans les tâches les plus ordinaires. Sa confiance était inébranlable :

« Quant à moi, écrivait-il, depuis mon entrée à la léproserie j'ai confié à Notre-Seigneur, à sa sainte Mère et à saint Joseph l'affaire de ma santé. C'est à eux de me préserver de cette terrible maladie; ce qu'ils ont fait jusqu'ici. » S'il pouvait ainsi s'appuyer sur Dieu avec une telle confiance, c'est qu'il avait avec Lui de longs entretiens.

Ses journées commençaient par l'oraison devant le Crucifix; il la continuait, peut-on dire, jusqu'au soir. Il ne quittait pas son chapelet, la prière était véritablement sa respiration, Dieu lui était toujours présent. « Le cimetière et la case des mourants sont mes plus beaux livres de méditations », disait-il.

Quand on pense qu'en 1885 il a déjà vu mourir mille huit cents lépreux, on peut concevoir ce que devaient être ses promenades dans le cimetière. Tous ces morts il les avait connus, soignés, confessés, il les avait assistés dans leur agonie, il avait prié pour eux. Il les connaissait tous, ses prières étaient pleines d'eux. Tous les noms inscrits sur ces croix il les pouvait nommer. Ses frères les lépreux, ses enfants!

Fidélité à Dieu, mais dans l'humilité : « Jésus-Christ et son Église sont tout. Moi, je dois m'effacer », disait-il. C'est la parole même de saint Jean de la Croix : « Seigneur! que je sois méprisé pour l'amour de vous! »

« Il faisait tout pour Dieu, atteste le lépreux Welmington, on ne voyait pas le moindre signe qu'il fît quelque chose pour la louange humaine! Quoique connu dans le monde entier, il paraissait inconscient de sa renommée

et ne pensait qu'à aider ces pauvres gens. Il ne nous parlait jamais de lui-même. » Il ne pouvait en parler, puisqu'il s'était effacé devant le Christ. « Le Bon Dieu me garde de me laisser aller à une espèce de vanité pour un certain bien qu'Il daigne faire par mon ministère », écrivait-il. Il disait aussi qu'il faudrait à la léproserie quelques hommes à miracles et, sinon des savants, au moins des saints, et il attribuait à son peu de bonté l'obstination de quelques non-convertis. « Il y a des pécheurs qu'on ne convertit qu'en faisant pénitence pour eux », disait-il encore.

En un mot, il prolongeait le Divin Missionnaire : Jésus-Christ venu sur cette terre de pestiférés et qui est mort lui-même de notre peste, sur la Croix. Jésus s'est multiplié par ses apôtres, par ses légions d'apôtres qui parcourent les routes, que l'on rencontre à tant de carrefours douloureux et qui continuent, selon leurs moyens, le sacrifice du Sauveur. Ce sacrifice ils doivent le renouveler sans cesse; il leur faut, au milieu des actions les plus ordinaires, mettre la croix sur leurs épaules, non pas seulement la croix glorieuse qui est un soleil et qui illumine le monde, non cette croix de lumière, mais la croix douloureuse, cette croix où se sont enfoncés les trois longs clous, où fut attachée notre chair déchirée, cette croix qui est appelée : un *supplice*.

Pendant douze ans le Père Damien l'a portée. Il faudra qu'il y soit couché et qu'il y soit cloué. Les premiers coups de marteau se firent sentir en 1885 quand il découvrit sur son corps les premières atteintes de la lèpre.

« *Nous autres lépreux!* »

« Je suis lépreux! Dieu soit béni! s'est-il écrié. Notre-Seigneur a porté son choix sur moi, en permettant que je sois atteint de la lèpre. Éternellement je serai reconnaissant envers Dieu de cette faveur. »

La croix est une faveur. Atteint de la lèpre, le Père

Damien dut se sentir en état de grâce parfait. Il était fait, non seulement semblable à son divin Maître, mais à ses frères, les lépreux. Atteint de la lèpre, il était définitivement cloué à Molokaï; Molokaï était réellement la pierre de son sacrifice. Sans doute avait-il donné trop de joie au ciel par les milliers de baptêmes ou de conversions dont il fut le promoteur pour que ces stigmates et cette joie lui fussent refusés.

Ce qu'il faut répéter sans cesse c'est que ce consentement, cette acceptation sereine, ce renoncement volontaire, n'est nullement le fait d'une exaltation. Le Père Damien était le contraire d'un exalté. Paysan, fils de paysan, jouissant d'un équilibre incontestable, doué d'une intelligence droite aux idées simples et claires, la part émotionnelle dans ses paroles est presque nulle. Le Père Damien est parfaitement calme, il est de sang-froid : c'est précisément ce qui fait sa grandeur. Ce grand gaillard, ce doux hercule, que l'on voyait si souvent occupé à de rudes labeurs, ce constructeur de chapelles, qu'il n'était pas rare de trouver juché sur une toiture le marteau à la main, ce maçon, cet architecte, cet économe, ce directeur d'hôpital, cet infirmier, ce prêtre, en un mot, qui réconfortait ses chrétiens en des termes si justes, si simples, qui prêchait sans emphase ni enflure, ce réaliste, enfin, ce réaliste au sens le plus exact, ne pouvait être soupçonné, en aucune manière, d'exagération verbale, ni d'outrance dans la pensée. Il a reçu les premiers symptômes de la lèpre, symptômes qui ne trompent pas, aussi naturellement qu'il a reçu l'onction sacerdotale avec la même obéissance et la même joie claire et enfantine.

Alors qu'il était encore dans la grande île Hawaï, avant son départ pour Molokaï, et que pour la première fois, au cours d'une visite dans sa chrétienté, il fut mis en présence d'un lépreux non encore séquestré, il reçut nettement la révélation qu'un jour il serait non seulement l'apôtre des lépreux, mais lépreux lui-même. Dès son

premier sermon au lazaret n'a-t-il pas dit : *Nous autres lépreux*?

Devenu lépreux, on envisagea pour lui une guérison possible en le soumettant, par exemple, à un changement de climat. Il répondit : « Non, je ne voudrais pas de la guérison, si mon départ de l'île et l'abandon de mes travaux devaient en être le prix. » Et lorsque la lèpre commença à lui ronger une oreille, il écrivait à un ami : « Je suis content! Il n'y a plus de doute sur mon état. Je suis lépreux! »

Son activité ne se ralentit pas malgré les souffrances intolérables que lui faisait endurer un pied déjà rongé ; on lit dans une lettre ces quelques lignes, qui sur ce point sont très éloquentes : « Étant malade et surchargé de travaux, j'abîme ma vue en écrivant mes lettres absolument nécessaires et en disant mon bréviaire pendant la nuit. »

Les marques du mal ne tardèrent pas à s'accentuer : figure boursouflée, oreilles rongées, les yeux rougis, la voix enrouée. Il n'en continua pas moins de déployer la même activité comme s'il était bien portant, poursuivant ses travaux manuels, ses visites aux malades, assumant sans faiblesse les charges de son ministère. Il raconte lui-même dans une lettre datée de janvier 1886 son emploi du temps :

> Il y a six mois j'étais impotent et faible, je disais la Messe avec beaucoup de difficultés, etc... Aujourd'hui, grâce au Bon Dieu et à la sainte Vierge, je suis de nouveau, quoique encore lépreux, fort et robuste, ce que vous pouvez juger par ce qui suit :
>
> Vendredi dernier, veille de Noël, je pris mon bain médicinal à cinq heures du matin, et, à six heures, je partis pour l'autre village (à une lieue). Après la messe et l'instruction, je restai au confessionnal jusqu'à onze heures et demie, étant à jeun. Après cela, je revins ici, mangeai assez bien, et retournai de nouveau au confessionnal jusqu'à sept

heures. Après avoir dit mon bréviaire, je pris une tasse de café, et à neuf heures toute ma jeunesse m'attendait à l'église. J'y présidai l'examen général du catéchisme, ce qui dura jusqu'à onze heures et demie. A minuit, je commençai la grand'messe avec sermon de plus d'une demi-heure. A quatre heures du matin j'arrivai dans mon autre église avec mon sacristain Joseph, et à cinq heures juste, j'y commençai une seconde messe solennelle, avec le sermon sur un autre sujet. Après la messe je fis le baptême solennel de quelques catéchumènes, et, à neuf heures, je dis ma troisième messe ici, à Kalawao. Cette fois je laissai le sermon à l'un de mes bons catéchistes, et tout était fini, excepté mon *Christmas* qui n'était pas préparé...

Le Père continuait à mener de front toutes les œuvres qu'il avait entreprises.

On n'ignore pas qu'avec le surmenage, la fatigue, le manque de sommeil, la lèpre accélère singulièrement ses ravages et accuse ses tourments. A la veille de Pâques, il avoue qu'ayant à peine quitté le confessionnal du mercredi au samedi, il était à bout de force. Aveu significatif chez un homme de cette trempe.

La veille de sa mort, il griffonnera au crayon ces quelques mots : « C'est la quinzième année que nous observons l'Adoration nocturne, *tout lépreux que nous sommes!* »

Aucune des souffrances physiques que comporte la lèpre ne lui fut épargnée. Elle s'est développée chez lui avec tout l'appareil d'horreur dont elle dispose. Défiguré, impotent, monstrueux, il lui fallait être lépreux de toutes les manières, car à ce moment il lui fut de nouveau (et plus durement encore, puisque cette épreuve vint de ses supérieurs mêmes) interdit de sortir, sous aucun prétexte, du lazaret. Cette privation de tout commerce avec ses confrères lui était plus pénible que la lèpre. Lépreux parmi les lépreux, il fut *seul*. On a peine à imaginer ce que furent les déchirements de son âme. En attendant un confesseur, il se confessait de temps en temps devant

le Saint-Sacrement. Un jour, n'y tenant plus, malgré l'interdit, il s'évadera, débarquera brusquement à Honolulu et pourra enfin recevoir le sacrement de pénitence.

Il était devenu le plus pauvre des pauvres, il ne lui manquait plus que le mépris. Le Dr Hyde fit courir sur lui une rumeur infâme; il lui fallut subir ce surcroît de douleur auquel s'ajoutèrent encore certains blâmes injustifiés de l'administration. Il y eut là une surprenante persécution, comme pour mieux compléter la Passion du Christ en lui. « Si l'on est méprisé, qu'on se réjouisse », notait-il sur son carnet, et il continuait à affirmer qu'il était le missionnaire le plus heureux du monde, ce missionnaire qui ne désirait rien d'autre que l'accomplissement de la volonté divine.

Cette volonté s'accomplissait. Le Père Damien était devenu, d'après les témoins, le plus hideux lépreux de la léproserie. Les muqueuses du palais, de la bouche, du larynx et du pharynx furent atteintes; son corps, de l'abdomen aux épaules, était couvert de tubercules, ses jambes étaient enflées, la peau des joues, du nez, des oreilles, distendue, le front démesurément grossi. Joseph de Veuster, Père Damien, n'était plus qu'un édifice écroulé.

Seul, l'intérieur des mains fut préservé; l'huile sainte dont il fut oint pour l'éternité avait arrêté la marche du mal, et le Père, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé sur son lit de mort, a pu traîner son corps en lambeaux jusqu'à l'autel, offrir chaque jour le divin sacrifice et tenir purement, entre ses doigts miraculeusement préservés, la Sainte Hostie, alors que la lèpre, chez tous les autres lépreux, détruit d'abord les mains.

Vers la fin de 1888 une inflammation des yeux empêcha le Père Damien de dire la sainte Messe; pour la première fois depuis son ordination en 1864 il dut omettre de réciter son bréviaire.

Il trouvera encore des forces suffisantes pour surmon-

ter ses souffrances et s'occuper de la construction d'une nouvelle chapelle. Sentant la mort prochaine, il tenait à achever son œuvre et il eut la consolation de voir arriver à la Léproserie les Sœurs hospitalières qu'il avait demandées depuis longtemps. Ainsi l'orphelinat qu'il avait fondé, l'hôpital et toutes les organisations charitables seront assurés de soins dévoués après sa mort. Deux ans auparavant avait débarqué à Molokaï un homme parfaitement sain : un Américain, Ira B. Dutton, récemment converti au catholicisme. Il avait d'abord voulu se faire trappiste; il décida brusquement de se joindre au Père Damien, de s'enfermer avec lui chez les lépreux. Sans revoir ni ses amis ni sa famille, il vint offrir ses services à l'apôtre. C'est lui qui, pendant les trois dernières années, aidera le missionnaire dans sa tâche; il sera « comme un frère compatissant »; il puisera lui aussi sa force dans le Saint-Sacrement. Il n'était point prêtre. Il fut néanmoins un très précieux auxiliaire pour le Père : il se chargea de multiples besognes, même des plus rebutantes, et suppléa au ralentissement forcé de l'activité du missionnaire malade. L'héroïsme avait engendré l'héroïsme (1).

Bientôt la maladie du P. Damien s'aggrava, elle attaqua les organes intérieurs, de nouvelles plaies s'ouvrirent. Le 9 mars 1889, le Père dut cesser de monter à l'autel. L'intérieur de ses mains était toujours intact, mais les articulations des doigts étaient touchées.

A partir du 28 mars il ne quitta plus la chambre. Ce jour-là il mit ses papiers en ordre. Tout ce qu'il possédait, ses livres et objets familiers, il en fit don à son évêque. « Maintenant, je meurs pauvre, disait-il. Je n'ai plus rien à moi. »

(1) On appelait familièrement ce compagnon dévoué du P. Damien « Frère Joseph ». Frère Jacques était également un volontaire non lépreux que l'exemple du Père Damien avait entraîné. Frère Joseph est mort en mars 1931, à la léproserie de Molokaï qu'il n'avait pas quittée depuis le jour de son arrivée en 1886.

C'est dans son humble presbytère, construit de sa main, et couché sur une paillasse que le Père endura les suprêmes tortures de la lèpre. Lui qui avait tant fait pour les lépreux, recueilli tant d'aumônes pour eux, s'était oublié au point de n'avoir pas même un lit, ni du linge de rechange. A la cloison, face à sa paillasse, était accrochée une aquarelle représentant saint François d'Assise : le Pauvre aux stigmates rayonnants présidait à l'agonie de cet autre pauvre terriblement stigmatisé par la lèpre.

Le 30 mars le Père Damien commença à se préparer à la mort. Il fit sa confession générale au Père Wendelin, frère de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, accouru à son chevet avec le R. P. Conrardy. Il renouvela entre ses mains les vœux de sa profession. Le lendemain, il reçut le Saint-Viatique.

Les plaies se refermèrent, faisant place à une croûte noire : signe de mort. « Dieu m'appelle à célébrer la Pâque avec Lui », dit-il.

La lèpre semblait se retirer, mais pour mieux porter ses ravages au dedans; l'estomac, les poumons, la gorge, furent dévorés. La respiration devint pénible et l'alimentation presque impossible.

Au quart d'heure avant minuit, rapporte le frère Jacques, j'appelais le Père Conrardy, qui se rendit à l'église chercher le Saint-Sacrement. Je le précédais avec ma lanterne jusqu'au chevet du Père. Au moment de communier on aurait cru voir un séraphin. Près de nous deux, pauvres mortels, devaient se tenir « des myriades d'anges ». Il en fut ainsi jusqu'au dernier minuit...

Le 2 avril, le Père Damien recevait l'Extrême-Onction des mains du Père Conrardy.

Que le bon Dieu est bon, murmurait-il, de m'avoir conservé assez longtemps pour avoir deux prêtres à côté de moi afin de m'assister à mes derniers moments; et puis savoir les bonnes Sœurs Franciscaines à la léproserie, c'est

mon *Nunc dimittis*. L'œuvre des lépreux est assurée; je ne suis donc plus nécessaire, et sous peu je m'en irai Là-Haut.

Comme le Père Wendelin lui demandait qu'il voulût bien lui laisser son manteau « pour avoir son grand cœur » : « Qu'en ferez-vous, répondit-il, il est tout plein de lèpre! »

Il semble que le Ciel réserva de douces lumières à cet agonisant; presque jusqu'aux derniers moments il garda sa lucidité d'esprit.

Père, disait-il encore au P. Wendelin, vous représentez ici, pour moi, la Congrégation, n'est-ce pas? Disons ensemble les prières de la Congrégation. Qu'il est doux de mourir Enfant des Sacrés-Cœurs!

Le lazaret tout entier était dans la tristesse. Les lépreux allaient perdre leur père bien-aimé, leur *Makua Kamiano*; il survivra, il est vrai, dans ses successeurs et dans les œuvres qu'il a laissées, mais longtemps ses chers enfants en porteront le deuil.

Le 13 avril, le Père fut plus mal, pour la dernière fois il reçut la Sainte Communion, un peu après minuit. Il trouva la force de faire ses adieux à ceux qui venaient le voir, mais fréquemment il s'évanouissait. C'était la fin. Le 15 avril il entra en agonie. Son regard reflétait une intense joie intérieure, mais sa langue n'était plus capable d'articuler une parole. Peu à peu son âme se détachait de son enveloppe de lèpre. Doucement, comme s'il s'était endormi, il s'éteignit...

Le Père Damien était âgé de quarante-neuf ans.

*
* *

Près de la mort, Joseph de Veuster, frère Damien, rendait hommage à la Congrégation des Pères de Picpus

dans laquelle il avait été formé et instruit; par laquelle il était devenu un missionnaire accompli et non seulement un héros exemplaire, mais un martyr de la charité. La Congrégation des Pères des Sacrés-Cœurs sera bénie éternellement pour avoir formé un tel fils. Cet enfant des Sacrés-Cœurs a transmis son message aux générations futures, ce message que reçoivent aujourd'hui, que recevront demain les Missionnaires qui travaillent pour le Christ en Chine, en Océanie, en Amérique et en Afrique. Aux quatre coins du monde, lorsqu'un voyageur les rencontrera sur sa route, il ne pourra s'empêcher d'évoquer le Père Damien : en chacun d'eux il y aura un peu de lui, en chacun d'eux doivent revivre la foi, l'abnégation, la patience et l'héroïsme de l' « apôtre lépreux », et telle est, semble-t-il, la volonté de Dieu. On n'a pas en vain, dans une Congrégation, un tel exemple de sainteté et d'héroïsme : cette sainteté et cet héroïsme se transmettront comme un héritage de famille jusqu'à la fin des temps. Et ce sera la plus belle couronne du Père Damien dans le Ciel, son plus sublime apostolat.

Paul Bazan.

TEXTES ANCIENS

# Le P. Guilloré, S. J.

## L'adoration

*Le passage du P. Guilloré, S. J., que nous reproduisons est intéressant à plus d'un titre : d'abord en lui-même, il est un des plus beaux, sinon le plus beau que nous connaissions sur l'adoration, ce premier devoir des chrétiens, un peu ou même très oublié quelquefois. L'auteur traite cette importante question avec une maîtrise, une possession de lui-même, un enthousiasme, une sorte de lyrisme qui ne sont certes pas ordinaires. Tout y est très bien dit : la part de l'intelligence qui constate la réalité de notre néant en face de la grandeur infinie de Dieu, ce qu'il appelle* états anéantissants *; la part de la volonté par laquelle nous acceptons d'être considérés comme rien, ce qu'il appelle nos* états anéantis *; la part du corps lui-même, etc. Certaines affirmations peuvent déconcerter le lecteur trop peu attentif, comme celles-ci : « N'en faites pas moins à l'égard de vos tentations qui sont l'effet des permissions de Dieu et qui, par là, ne sont pas moins avantageuses qu'elles sont adorables... Dans Dieu, la permission de ce péché est adorable comme Dieu. » Ce n'est point la tentation elle-même, encore moins le péché qui peut en résulter, qui est adorable, mais la permission de Dieu qui nous laisse la liberté de surmonter la tentation ou d'y succomber, pour qu'elle soit une preuve de la puissance de la grâce, une source de mérites, etc.*

*Ensuite, ceux qui hésiteraient encore à ranger le P. Guilloré parmi les bérulliens convaincus et qui n'auraient pas été persuadés par l'article de H. Bremond*, Louise de Néant et le P. Guilloré (Hist. litt. du Sentiment religieux, *t. V, p. 368*), *et par la citation qu'il en fait dans l'*Introduction à la philosophie de la prière, *p. 253, y seront forcés par ce chapitre : Même théocentrisme très accentué, relation très étroite avec le premier ouvrage du P. de Bérulle, dont il a été tant parlé ces temps derniers*, Brief discours sur l'abnégation intérieure, *distinction très nettement marquée entre l'adoration par des actes et l'adoration par état : « Ayant donné une fois à votre âme cette impression d'adoration par l'abaissement et par l'épanchement intérieur de toute elle-même, demeurez-en là devant Dieu, sans que vous reveniez à l'abaisser et à l'épancher par de nouveaux actes »* (*Guilloré*, Inst. II, § 1). *« Il y a deux manières de le servir (Dieu), écrit de son côté le P. de Bérulle, l'une par actions seulement, l'autre par état : nous devons choisir cette voie constante, solide, permanente, et embrasser une manière de vie qui soit d'elle-même honorant la majesté de Dieu et soit origine de plusieurs actions saintes et vertueuses »* (Œuvres complètes, *éd. Migne, col. 239*).

*Surtout, cette instruction mérite qu'on s'y arrête spécialement parce qu'elle a été supprimée dans l'édition moderne :* Les progrès de la vie spirituelle (*Guyot Frères, in-8, Paris et Lyon, 1850, p. 235*). *Ayant voulu vérifier une citation faite par M. Pourrat dans* La Spiritualité chrétienne, *t. IV, p. 114 : « L'âme contemple les grandeurs de Dieu et, par ce peu qu'elle en comprend, elle le voit si digne de toutes les adorations », nous avons été très étonné de ne pas la trouver. En revanche elle est bien dans tout un long chapitre des* Œuvres spirituelles *du R. P. F. Guilloré, in-folio, Paris, Michallet, 1684, à la page 597. Mis en goût par cette découverte, nous avons cherché quels étaient les passages du même ouvrage qu'on avait jugé bon de ne pas réimprimer et nous avons constaté l'absence des titres suivants (p. 468 de l'éd. de 1684, p. 95 de l'éd. de 1850) :* Trois principes de mort, tout souffrir, ne rien recevoir, se consumer tout pour Dieu. *Évidemment, les conseils donnés, très justes du reste et très intéressants, ont paru d'une spiritualité trop élevée. Supprimée également à la suite :* Trois principes de sanctification, la modération de l'extérieur, le désempressement du cœur, la sim-

plicité de l'esprit avec Dieu (1). *Des maximes comme celles-ci : « Abandonnez à la sainte Providence l'événement de toutes vos entreprises », p. 478. « Accoutumez-vous à ne le point prier de quelque chose de particulier, mais laissez demander et prier en vous cet Esprit saint qui, par l'attrait de sa grâce, appelle votre âme dans un état de grande simplicité », p. 479, ont certainement paru au correcteur entachées de quiétisme, bien que, dans le contexte, elles s'expliquent le plus correctement du monde et que le P. Guilloré, loin d'être quiétiste, impose une direction sévère. Celle-ci : « Votre unique soin doit être de vous tenir simplement tout recueilli en vous-même en esprit d'amour, de respect et d'abandon à tout ce que l'on voudra de vous; et le soin du saint Esprit dans vous est de vous inspirer dans le temps et dans le moment ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas », p. 479, a dû être jugée d'un illuminisme dangereux. Les autres titres supprimés sont :* Malheureux état de ceux qui donnent des bornes à la grâce et qui ne veulent pas une plus grande perfection, *p. 480 ;* De la consomption de notre être pour la gloire de Dieu, *p. 563 ;* L'idée d'un homme intérieur par rapport au Saint-Sacrement, *p. 583. Ces pensées sans doute ont paru trop mystiques. Les endroits supprimés des* Maximes spirituelles *sont du même genre :* L'union avec Jésus est nécessaire pour se sanctifier ; Nous sommes obligés à vivre de la vie de Jésus ; Il nous faut anéantir intérieurement à l'exemple de l'âme de Jésus ; De l'obligation que nous avons d'unir les amertumes de notre intérieur aux amertumes de l'intérieur de Jésus ; Nous devons porter un esprit de victime à l'imitation de Jésus;... Aimer la croix ignominieuse à l'exemple de Jésus.

*L'instruction sur l'adoration n'aura pas trouvé grâce, parce que ce que l'on est convenu d'appeler Ascétiscisme régnait en maître dans la spiritualité depuis les querelles jansénistes*

(1) Après coup, nous avons trouvé ces passages réimprimés dans un volume édité chez Périsse, Lyon et Paris, 1858; seulement, le titre de l'ouvrage n'est plus *Progrès dans la vie spirituelle,* mais bien *Conférences spirituelles pour bien mourir à soi-même.* Le texte paraît à peu près le même, mais les chapitres sont bouleversés; il n'est point permis de prendre de ces libertés avec un auteur et ces éditions modernes sont certainement insuffisantes pour étudier la doctrine de Guilloré, et probablement des autres auteurs.

*et quiétistes : L'homme, pensait-on, doit se perfectionner pour lui-même et non pas pour Dieu d'abord. Il faut bien que le nouvel éditeur ait obéi à une préoccupation de ce genre, car il n'a pas supprimé de chapitre dans* Les illusions de la vie spirituelle, *volume dans lequel il y a plus de psychologie religieuse que de direction spirituelle.*

*Ce que nous disons ici pourrait sans doute se vérifier dans les éditions modernes du P. Lallemant, du P. Piny, etc., où la doctrine de l'auteur se reconnaît à peine, et les correcteurs ne prennent même pas le soin d'avertir qu'ils ont supprimé ou modifié quelque chose, quelquefois beaucoup. Nous ne pouvons ici insister davantage, espérons que la mort d'H. Bremond ne nous privera pas pour toujours du volume qu'il promettait sur* La retraite des mystiques. *Nous donnons l'Instruction II tout entière sans y avoir apporté d'autre changement que celui de l'orthographe et de la ponctuation.*

A. MOLIEN.

## INSTRUCTION II

### DE L'ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

Un certain philosophe s'imagina autrefois que les astres dans leurs courses allaient d'une cadence mesurée, et que, formant un doux bruit par la vitesse et par la diversité de leurs mouvements et par la rencontre entrechoquante les uns des autres, ils formaient aussi un doux concert et une harmonie fort agréable à ses oreilles : Ce ne fut, Theonée, que la rêverie d'un philosophe, mais c'est une vérité que tous les êtres qui sont dans la nature, à les prendre du premier au dernier, forment incessamment un concert d'adoration à la grandeur de Dieu; et cela vient de ce qu'il n'y a point d'opération qui soit propre et essentielle à la créature comme celle de rendre un hommage de profonde admiration à Celui qui est infiniment au-dessus d'elles et qui les a tirées du néant. Portez

les yeux jusqu'au plus haut ciel et les abaissez après jusqu'aux abîmes, et vous verrez qu'il n'y a rien qui n'adore la grandeur de Dieu, par un continuel exercice d'anéantissement.

Isaïe nous dit (VI, 2) que les Séraphins, ces esprits grands et sublimes dans toutes les perfections qu'on se peut figurer, étant exposées devant la face de Dieu, ne peuvent supporter l'éclat de sa grandeur, et que pour cela ils se voilent de leurs ailes, autant par confusion que par respect de se voir en sa présence. Et saint Jean dans son *Apocalypse* (IV, 5), quelles hautes idées et quelle sainte frayeur ne nous inspire-t-il pas de la grandeur de Dieu que tous les esprits bienheureux adorent profondément, ne se regardant devant lui que comme des non-êtres! Les sept esprits qui sont devant son trône ne sont que pour y rendre hommage éternellement à sa grandeur incompréhensible. Les quatre animaux qui nous y sont marqués, battant toujours des ailes et tout couverts de honte, témoignent leurs adorations par ce cri éternel qu'ils font entendre : Saint, saint, saint, pour reconnaître qu'il n'y a que lui de saint et qui soit grand en sainteté. Et, tandis que leurs voix crient si hautement et font retentir le ciel de la grandeur de Dieu, les vingt et quatre vieillards, saisis d'une sacrée horreur, se prosternent tous et s'anéantissent par un sentiment d'adoration, s'ôtant encore la couronne de la tête et la mettant au pied de son trône pour reconnaître, par ce dépouillement et par cet abaissement, celui devant qui toutes les grandeurs s'évanouissent. Enfin, toutes les intelligences célestes, ces fermes colonnes du firmament, trembleront néanmoins toute l'éternité devant la grandeur de Dieu, ne pouvant mieux faire voir que par ce tremblement la profondeur de leurs adorations : « Les colonnes du ciel s'ébranlent et s'épouvantent à sa menace » (*Job*, XXVI, 11).

Descendant maintenant plus bas, nous trouverons que les êtres animés, comme ceux qui ne le sont pas, font

chacun à sa façon leurs devoirs, pour adorer la grandeur de Dieu aussi bien que les plus hautes intelligences du paradis. Les dragons, dit le prophète, le louent, le magnifient et l'adorent, quelque horreur que leur nature porte avec elle (*Ps.* CXLVIII, 7). Les tempêtes n'en font pas moins, poursuit-il, par leur fracas et leur tonnerre, qui semble vouloir tout renverser. Et il n'est jusqu'aux abîmes qui, de leur profondeur infinie, ne semblent pousser une voix par laquelle ils disent qu'ils rendent leurs adorations à la grandeur de leur Maître et de leur Souverain. Et en passant, vous vous souviendrez, Theonée, que ce n'est pas sans dessein que je vous marque ici le nom des dragons, des tempêtes et des abîmes : nous en verrons tantôt l'explication et le dénouement.

Si toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre adorent ainsi Dieu incessamment comme leur Souverain par un concert universel, ne faut-il pas que les hommes avec autant de raison y tiennent aussi leur partie? Ils le peuvent, comme les intelligences du ciel, et ils le peuvent bien mieux que les créatures brutes et inanimées. Adorons Dieu, Theonée, adorons Dieu ; faisons-le de toute la profondeur de notre substance et n'en cédons rien à ces esprits bienheureux, puisque nous n'en sommes pas moins les créatures et l'œuvre de ses mains. Si nous n'avons pas d'aussi hautes conceptions qu'ils en ont pour nous en acquitter, nous avons aussi pour le faire dignement ce qu'ils n'ont pas du côté de nos états bas et anéantissants qui nous font trouver en un sens quelque chose de plus avantageux dans notre bassesse.

Vous attendez assurément que je vous apprenne à rendre à Dieu ce premier de vos devoirs : j'en suis content. Mais afin que vous soyez capable aussi de le mieux faire, formez-vous en même temps une haute idée de la grandeur de Dieu, d'un Dieu grand en majesté, en pouvoir, en immensité, et qui, dans sa grandeur, a quelque chose de saintement terrible ; recueillez-vous ainsi en vous-même et, de ce profond recueillement, entendez l'instruction que

je vais vous faire de la manière dont vous devez rendre à Dieu l'hommage de vos adorations.

Suivant donc les paroles du divin Sauveur, « que les véritables adorateurs adoreront son Père en esprit et en vérité » (Jean, IV, 23), je trouve dans ces deux mots les deux manières différentes de cette adoration. Nous adorons la grandeur de Dieu par nos profonds anéantissements : voilà le rapport, grandeur de Dieu et anéantissement de la créature. Or nous portons deux sortes d'anéantissements : des états anéantissants et des états anéantis. Il faut donc dire que nos états anéantissants adorent la grandeur de Dieu, et c'est adorer Dieu en esprit par nos opérations propres et intérieures d'une manière active; et que nos états anéantis l'adorent pareillement, et c'est adorer Dieu en vérité et en pratique, par toutes les dispositions souffrantes et abjectes où nous pouvons être réduits. Allons donc, mon cher Theonée, et derechef soyez tout recueilli en votre fond sans en sortir, exposé devant la grandeur de Dieu, à mesure que je vous formerai à l'adoration, que vous devez rendre au premier de tous les êtres.

(*A suivre.*)

# LES IDÉES ET LES ŒUVRES

## Les directives spirituelles de l'Église

### I. — L'imitation des saints

En cette fin d'année 1933 ont brillé d'incomparables splendeurs de sainteté, dans le ciel de l'Église : la canonisation de sainte Bernadette, plusieurs lectures solennelles de Décrets pour les causes du Bienheureux Jean Bosco, de la Bienheureuse Louise de Marillac, du Bienheureux Pampilio Maria Pirotti, de la Bienheureuse Marie Michèle du Saint-Sacrement, furent pour le Souverain Pontife une belle occasion d'exalter l'idéal chrétien le plus pur. Le 12 novembre en particulier, il parla sur ce thème éminemment pratique de l'imitation des saints. On venait de lire le Décret *de Tuto* pour la canonisation de la Bienheureuse Louise de Marillac, et deux décrets approuvant les miracles pour les Causes du Bienheureux Pampilio Maria Pirotti et de la Bienheureuse Marie Michèle du Saint-Sacrement. Ces esprits atteignent des hauteurs pour nous inaccessibles, mais déjà quel bénéfice immense que de pouvoir contempler ces sommets d'humanité ! Mais on peut faire plus : on doit les imiter, et voici comment :

> En eux, que de choses pratiquement imitables pour tous ! Pour bien le comprendre, il faut se dire qu'*imiter* ne signifie pas *copier* ni *égaler*, mais plutôt entrer dans une certaine sphère d'inspiration, dans une certaine lumière exemplaire en laquelle on commence à voir et à sentir les choses de la même manière que le héros qu'on contemple et qu'on veut suivre. Prenons un exemple. Dante déclare à plusieurs reprises qu'il veut imiter Virgile : il se dit son disciple et son imitateur, et pourtant, on le sait, quelle distance immense entre l'un et l'autre : différence absolue de thème, de matière, de mode. Virgile décrit un monde païennement classique, tout virgilien qu'il soit —

et ceci tourne à sa louange; Dante travaille en pleine vie chrétienne, il va au cœur de la vie catholique et surnaturelle : des régions effrayantes des peines éternelles il s'élève jusqu'au chant des esprits immortels dans la bienheureuse éternité. Différences entre eux encore, dans la langue, dans la manière de sentir et de s'exprimer. Dante néanmoins parle d'imitation parce qu'il a cherché, c'est évident, à sentir toutes choses avec cette mesure exacte de sentiments que Virgile apportait dans ses thèmes ; il a cherché à mettre dans sa langue cette vigueur et cette élégance de forme, cette délicatesse des termes que Virgile son maître — il le nommait ainsi — sut atteindre. C'est là imiter. L'imitation est bien différente de la copie, de l'égalisation d'une chose à une autre.

Sur le plan surnaturel il en va de même, il doit en être ainsi, et c'est un réconfort pour nous; c'est un avertissement aussi pour tant d'âmes inertes et paresseuses, vraiment inexcusables, qui demeurent mornes devant ces sublimes exemples, sous prétexte que ces hauteurs les dépassent. (*O. R.*, ibid.)

•

Un examen de conscience s'impose. Nous ne prenons pas au sérieux le précepte du Seigneur : « Qu'ainsi votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Mt., v, 16). La gloire de Dieu est dans nos mains : nous pouvons l'obscurcir ou la faire rayonner. Nous pouvons éclairer ou aveugler, faire tomber les âmes ou les élever. Immense pouvoir et formidable responsabilité, quand on pense à l'infini retentissement des actes qui commandent notre vie éternelle. Ce n'est pas sans doute notre vocation de *reproduire* les entreprises des saints; mais nous devons aimer le prochain avec cette parfaite mesure de sentiment, avec cette sincérité et avec cette efficacité, qui nous feront atteindre *notre perfection* comme ils ont atteint *la leur.*

Quel bien, quel soulagement à tant de misères, si tous, même les plus pauvres, les plus dénués, faisaient [...] tout ce qui se peut, pas autre chose que ce qui se peut ! Très souvent une bonne parole suffit pour soulager une

douleur même physique. Que de fois une expression de fraternelle et chrétienne compassion peut adoucir de grandes misères d'individus ou de collectivités, et spécialement au sein de tant de pauvres familles ! Les Filles de la Charité le savent bien : leur blanche apparition dans certains lieux, dans certaines maisons de douleur, constitue à elle seule, même sans secours matériels, une grande charité. Que de fois le salut même d'une âme peut dépendre d'un exemple donné à temps, au bon endroit, pour ramener dans le chemin du devoir tant d'âmes incertaines, déséquilibrées, désorientées, dans la voie du bien, ne sachant que faire !

Dieu nous demandera un compte exact de notre temps, de notre force, des biens qu'il a mis dans nos mains pour le secours de nos frères : nous serons jugés sur l'amour, dit saint Jean de la Croix ; Dieu veut trouver une exacte « corespondance » entre le pouvoir de notre amour et les œuvres de nos mains.

## II. — La clé d'un « magnifique mystère »

Le 19 novembre dernier, lecture d'un nouveau décret approuvant deux miracles pour la Cause du Bienheureux Jean Bosco ; nouvelle occasion pour le Pape d'exalter le « magnifique mystère » de cette vie, où brillent toutes les qualités de l'intelligence et du cœur : « Un cœur d'or, disait le Saint-Père, virilement paternel, [...] qui a connu en même temps toutes les tendresses d'un cœur maternel, tout spécialement pour les petits, pour les pauvres parmi les petits, pour les plus pauvres et les plus petits parmi les pauvres et les petits. Et à ce cœur une volonté géante, indomptée et indomptable, et qui ne fut jamais vaincue par une telle quantité d'œuvres et un aussi extraordinaire labeur ! » Comment expliquer ce prodigieux équilibre de forces et cette immense fécondité ? Un tempérament heureux, la dureté d'une vie pauvre, la force de la volonté, la méthode parfaite fruit d'une discipline impeccable, la pénitence généreuse, qui sacrifie tout loisir à l'essentiel,

une résistance au travail quasi « miraculeuse », une possession de soi qui fait qu'on se donne à toute action avec la parfaite mesure qu'elle demande, ce sont là des causes qui jouent leur plein jeu de force en cette vie. Mais le prodige est leur équilibre constant, leur inépuisable fécondité, l'inlassable énergie qui se dégage de cette âme armée de telles vertus. Comment l'expliquer ?

> Quel est le secret de tout ce miracle de travail, d'extraordinaire expansion, d'effort immense et de grandiose succès ? Le Bienheureux lui-même nous l'a précisément donnée, l'explication, la clé de ce magnifique mystère; il nous l'a donnée dans cette perpétuelle aspiration, mieux, dans cette perpétuelle prière qui l'élevait à Dieu — car incessante fut son oraison, son intime conversation avec Dieu et rarement comme en lui s'est avérée la maxime : « Qui travaille prie », puisqu'il identifiait son travail à sa prière — ce secret il nous l'a donné dans cette constante invocation : Donnez-moi des âmes et enlevez-moi tout le reste : les âmes, toujours les âmes, la recherche des âmes, l'amour des âmes ! (*O. R.*, 20-21-XII-1933.)

Devant son Crucifix, le regard fixé sur cette Croix où se consomme notre rédemption, où coule le sang du Christ, il a compris le prix des âmes, et ce qu'il y a d'absolu, de définitif, d'irréparable dans la perte éternelle d'une seule âme. Quel sens prenait à ses yeux, pour ce contemplatif réaliste, amoureux de la Croix, la parole du Sauveur : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme* ! La même Croix, le même Sang que nous voyons couler, la même voix, nous donnent la même leçon. A chacun de suivre le Maître selon la mesure de ses forces et de faire pour le salut des âmes, comme le demande le Souverain Pontife, « ce qui est à la portée de la main », seulement cela, mais tout cela.

### III. — Les « apparitions » de Beauraing et d'Esquioga

*La Vie Spirituelle* s'est abstenue jusqu'ici de parler des

« apparitions » de Beauraing et d'Esquioga. Nous attendions nous aussi « sans impatience » (1) le jugement de l'Église, qui peut seule nous guider avec certitude, en ces délicates matières.

A l'égard de Beauraing, ce jugement vient d'être porté par les évêques de Belgique dans une lettre collective, écrite en latin et dont nous donnons les principaux passages (2) :

> Les évêques de Belgique, considérant que depuis quelques mois la rumeur publique attribue, en divers lieux, à la Bienheureuse Vierge Marie des interventions merveilleuses — notamment des apparitions et des paroles —, estiment qu'il est de leur devoir de noter les points suivants, afin que tout le monde connaisse le sentiment actuel de l'autorité ecclésiastique à cet égard.
>
> 1° Avant tout, ces apparitions, visions, conversations ou révélations, quelles qu'elles soient et en quelque lieu qu'elles se soient produites, ne peuvent jusqu'ici être présentées ni tenues pour approuvées ou recommandées, ni directement, ni indirectement, par l'autorité de l'Église, comme vraies et authentiques.
>
> 2° Les prêtres doivent donc à leur égard suivre et inspirer aux fidèles les règles de prudence et de discrétion qu'observe l'Église elle-même : la principale de ces règles commande de ne point affirmer le caractère surnaturel de faits, fussent-ils merveilleux, tant que ce caractère surnaturel n'est pas certainement démontré.
>
> 3° Les prêtres ne doivent pas, sans l'autorisation de leur Ordinaire, organiser ou conduire des pèlerinages en ces lieux.
>
> 4° Les écrits publiés sur ces faits, même s'ils ont été soumis à la censure ecclésiastique, n'expriment que l'opinion personnelle des auteurs. [...]
>
> Le jugement des événements de cette nature relève de l'autorité ecclésiastique, et non de l'opinion publique. Il est donc désirable que ceux qui sont au courant de faits

(1) *Ami du Clergé*, 4 mai, p. 281.

(2) On trouvera le texte latin de ce document dans l'*Ami du Clergé* du 14 décembre. La lettre est datée du 30 octobre 1933, à Malines.

de quelque importance en fassent part à l'autorité ecclésiastique plutôt que d'en écrire et de les livrer au public.

*
* *

Quant aux faits d'Esquioga, voici près de trois ans que l'on commença d'en parler : « apparitions » nombreuses de la Vierge, révélations, extases, tout l'appareil du merveilleux. D'où une immense émotion à Esquioga, dans la province de Guipuzcoa et dans toute l'Espagne.

Longtemps l'Église est restée sur une prudente réserve, priant, enquêtant, étudiant, et mûrissant sa pensée. Les enquêtes terminées, elle fait aujourd'hui connaître sa décision, par la voix de Mgr Mateo Mùjuca, évêque de Vitoria, et elle condamne formellement les prétendues apparitions. Voici les principaux passages de la lettre pastorale de Mgr Mùjuca :

> Ayant fait les enquêtes qui s'imposaient, ayant examiné tous les antécédents et pris conseil, puis entendu la commission de vigilance établie à cet effet, nous nous voyons obligé de déclarer, et déclarons que non seulement on n'a pas pu trouver un indice quelconque permettant d'attribuer un caractère surnaturel aux faits d'Esquioga, mais que, de plus, il est manifeste de beaucoup de manières qu'il y a intervention de l'esprit du mal et du mensonge. [...]
>
> Laissant à part les caractéristiques des phénomènes d'Esquioga, qui sont bien loin d'être celles de l'intervention divine, nous devons reconnaître que les prophéties mises sur le compte de la Vierge ont été, preuves en main, trouvées fausses et que des erreurs et des absurdités lui ont été attribuées. [...] Nombre de choses que les soi-disant voyants prétendent voir ou demander à l'apparition et nombre de réponses de celle-ci sont des puérilités. De plus, nous voulons souligner, outre d'autres scandales qui sont du domaine public, la désobéissance obstinée et la révolte manifeste de quelques-uns des prétendus voyants. [...] (1)

(1) On trouvera le texte entier de cette lettre pastorale dans les *Études Carmélitaines* d'octobre.

## IV. — La foi chrétienne et les révélations privées

Ces jugements de l'Église sont établis sur des principes solides qu'il est bon de rappeler, en ces temps où le goût populaire pour le merveilleux est encore accru par les échos d'une presse peu scrupuleuse ou peu compétente.

L'Église certes admet la possibilité des révélations privées, mais elle distingue avec soin le *crédit* que nous devons leur accorder de la *foi* catholique, divine et apostolique, qu'elle nous impose avec une infaillible certitude. La révélation divine, seul vrai fondement de notre foi, est close depuis la fin des temps apostoliques. Cette révélation, a défini le Concile du Vatican, « est contenue dans les Écritures et dans les traditions non écrites, reçues par les Apôtres de la bouche du Christ, ou dictées aux Apôtres par le Saint-Esprit » (Sess. III, c. II, Denz. 1787). C'est la même vérité qu'expriment les Pères quand ils disent que notre foi est « apostolique » : nous la tenons de Dieu, qui nous parle en son Fils, et des Apôtres, qui nous parlent au nom du Fils. Aucune révélation privée ne peut rien ajouter à ce dépôt, que l'Église a mission de conserver intact, de défendre, de transmettre, d'expliquer, mais qu'elle ne peut ni changer ni augmenter. Seules nous devons croire d'une foi catholique, divine et infaillible, les vérités contenues dans ce dépôt.

Les révélations privées, le Concile de Trente les suppose possibles quand il déclare qu'on ne peut savoir absolument si l'on aura le don de la persévérance finale, « à moins de l'avoir appris par une révélation spéciale » (Sess. VI, can. 16, Denz. 826). Saint Thomas enseigne aussi que Dieu peut révéler intérieurement au païen de bonne foi les vérités nécessaires au salut (*De Ver.*, q. XIV, a. II, ad 1$^{m}$).

Mais ces révélations privées n'intéressent pas la substance même de notre foi catholique ; elles n'ajoutent

rien d'essentiel à notre croyance; leur erreur comme leur vérité laissent cette croyance entière.

Ces révélations privées, pour être admises dans l'Église, doivent porter les marques de leur origine divine :

> Lorsque Dieu veut se manifester soit par lui-même, soit par ses saints, écrit l'évêque de Vitoria, il accompagne ses manifestations et ses révélations de notes et de signes de son intervention qu'il appartient à l'Église de juger.
>
> Prendre pour des miracles et des prophéties, pour des révélations et des apparitions surnaturelles, des faits et des paroles dont le caractère surnaturel n'est pas dûment démontré et où l'on découvre au contraire des indices opposés, c'est donner prétexte aux impies et aux indifférents de croire que les faits merveilleux dont le Seigneur voulut sceller la religion révélée sont de même nature (*Loc. cit.*).

Les signes dont le Seigneur entoure ordinairement les révélations privées d'origine surnaturelle sont analogiquement les mêmes que ceux qui garantissent la Révélation publique : la prophétie, les miracles, la sainteté, où il faut comprendre la dignité des circonstances, l'utilité des faits, la valeur morale des personnes, et cet éclat, cette beauté, cette paix, cette harmonie, cette pureté, qui marquent toute œuvre divine. Les prophéties qui s'avèrent erronées, les faux miracles, les extases pathologiques, le mensonge, la puérilité, la désobéissance, la superstition, voilà tout autant de signes qui caractérisent les prétendues apparitions : ce sont ces marques que l'évêque de Vitoria relève dans son jugement contre les faits d'Esquioga.

Une révélation privée, même approuvée par l'Église, n'est pas de ce fait imposée à la *foi catholique* : nous l'avons vu, la foi catholique s'appuie sur la révélation du Christ et des Apôtres, et cette révélation est close. Au sujet de ces révélations privées que l'Église autorise Benoît XIV écrit : « Cette approbation n'est pas autre chose qu'une permission de les publier pour l'édification

et l'utilité des fidèles, après mûr examen » (*De Servorum Dei beatific. et canonizatione*, lib. II, c. XXXII, n. 11, 12. Cf. Dict. théol. cath., VI, col. 148). Et Pie X, dans son encyclique *Pascendi*, ayant rappelé que l'Église ne permet de divulguer ces révélations qu'avec beaucoup de précautions, ajoute : « Encore l'Église ne se porte-t-elle pas garante, même dans ce cas, de la vérité du fait ; simplement elle n'empêche pas de croire des choses auxquelles les motifs de foi humaine ne font pas défaut » (*Apud* Dict. théol. cath. *ibid.*, col. 148). Et M. S. Harent, dans le Dictionnaire de théologie catholique (loc. cit., col. 148-149), résume l'opinion commune des théologiens quand il écrit :

> Lors même que l'Église concède à quelque apparition une fête, un office liturgique, elle ne couvre pas de son infaillibilité le fait en question ; se trouvât-il faux, le culte qu'elle autorise atteindrait toujours un objet réel, c'est-à-dire la personne à qui il est principalement adressé; car ce culte n'honore le fait particulier (soit une apparition de la Vierge) que relativement et conditionnellement ; la personne seule (la Vierge) est honorée inconditionnellement et absolument. Ce culte, « en tant qu'absolu, ne peut jamais s'appuyer que sur la vérité, attendu qu'il s'adresse à la personne même des saints que l'on veut honorer » (Encyclique *Pascendi*, loc. cit.).

On voit combien l'Église est prudente, combien elle veut garder pure notre foi divine et la soustraire aux fluctuations des nouveautés, même merveilleuses. Que le peuple, moins attiré par l'antique révélation évangélique, se porte d'enthousiasme vers ces nouvelles manifestations qu'autorise l'Église, c'est sans doute pour le bien de sa piété — mais il appartient aux prêtres d'éclairer les fidèles sur le vrai fondement de leur foi catholique, et de leur apprendre l'immense distance qui sépare la révélation évangélique de ces révélations privées.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

# Notes prises au Congrès du Recrutement Sacerdotal

Le neuvième Congrès du Recrutement Sacerdotal s'est tenu à Montpellier, du 15 au 19 novembre, avec un très grand succès. Nous ne parlerons pas ici des cérémonies extérieures, des processions, des heures saintes, des sermons : les journaux en ont rendu compte, et l'on n'a d'ailleurs fait que suivre, sur ces divers points, la tradition des Congrès précédents. Ce qu'il y eut, peut-être, de plus intéressant, et en tout cas de plus spécial, ce furent les rapports présentés et discutés à la journée des prêtres : c'est sans doute sur eux que les lecteurs de *La Vie Spirituelle* aimeront à avoir l'opinion d'un auditeur. A la demande des directeurs de la Revue, S. Exc. Mgr Brunhes et M. le chanoine Lieutier ont très aimablement et très exceptionnellement autorisé un laïc à suivre ces séances réservées aux ecclésiastiques : on trouvera ici quelques réflexions sur le travail qui s'y est accompli.

*
* *

Quatre rapports, deux le matin et deux le soir, figuraient à l'ordre du jour. Dans le premier, M. le chanoine Rampal, Supérieur du Grand Séminaire de Marseille, parla du Recrutement Sacerdotal par le rayonnement de la vie du prêtre. Sujet facile à traiter : les cas abondent, et quantité en furent cités, de l'influence d'un saint prêtre sur les témoins de sa vie : qui dira ce que doivent le Curé d'Ars à M. Balley, l'abbé Perreyve au P. Gratry, l'abbé Fouque à l'abbé Timon-David ? Qui dira la valeur de l'exemple, si instamment recommandé par saint Paul à Tite : « *In omnibus teipsum praebe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate, in gravitate...* », et à Timothée : « *Exemplum esto fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate...* »

Dans tout cela, rien de nouveau : M. Rampal n'a fait que formuler d'une façon parfaite des idées bien anciennes : qu'il s'agisse d'éveiller des vocations, ou de s'importe quel acte de la vie sacerdotale, comme de la vie de tout chrétien, l'essentiel est d'abord d'être un saint. *Quaerite ergo primum regnum Dei...* le reste viendra par surcroît. Et quant à la question précise posée par le rapport, il est incontestable que la vie d'un saint prêtre suscite des vocations, et qu'autour d'un prêtre qui n'est point à la hauteur de sa tâche les vocations sont inexistantes ou s'étiolent. Le Recrutement Sacerdotal, dit, à la discussion, S. Exc. Mgr l'évêque de Montauban, est en rapport direct avec la vie intérieure du prêtre : si vous voulez peupler les séminaires, commencez par soutenir, par relever, au moyen de retraites fermées, de journées de récollection, la vie spirituelle dans le clergé. « Seigneur, donnez-nous des prêtres », belle et bonne prière, certes, qu'on ne saurait trop recommander : mais surtout : « Seigneur, donnez-nous de saints prêtres. » On comprendra, d'ailleurs, que « l'observateur laïc » insiste peu sur ce rapport et sa discussion : il se sentira plus à l'aise devant la communication suivante, due à M. l'abbé Duval, économe du Petit Séminaire de Versailles.

*
* *

Jadis, en Angleterre, avant le régime de la conscription, les cinémas donnaient, de temps à autre, un film documentaire et laudatif sur l'armée britannique. Dans le vestibule de la *picture-house*, un sergent recruteur se tenait prêt à recueillir sur l'heure les fruits de cette propagande intelligente et moderne. C'est une expérience analogue que nous conta, avec beaucoup de verve, M. l'abbé Duval. Nous connaissons déjà, de longue date, les films qui posent la question de la vocation : *l'Enfant de la neige*, *Pour la moisson*, et d'autres. Ici, il s'agit d'une propagande beaucoup plus directe et fort intéressante, tentée dans ce diocèse de Versailles où, devant l'effarante augmentation de la population (1.300.000 âmes contre 700.000 il y a trente ans), le problème du recrutement sacerdotal se pose d'une façon angoissante.

La chose a commencé à propos des retraites d'enfants de chœur, fondées en 1926. Quelques scènes de ces retraites avaient été filmées au Pathé-Baby, et, comme elles se tenaient au Petit Séminaire, on y avait ajouté quelques scènes où figu-

raient les séminaristes dans divers exercices. Le film fut ultérieurement projeté dans les paroisses, pour faire connaître ces retraites d'enfants de chœur. Le succès fut grand : mais on s'aperçut que l'intérêt était peu à peu concentré sur les scènes de la vie au Petit Séminaire. On fut ainsi amené à tourner un nouveau film, beaucoup plus important, devant servir, cette fois, à la propagande en faveur du Petit Séminaire. Ce documentaire, qui a pour titre *l'Éducation au Petit Séminaire de Versailles*, présente les divers événements ordinaires ou extraordinaires d'une année scolaire : une classe de sciences naturelles — une séance de gymnastique — une leçon de chant — la Procession de la Fête-Dieu — une visite de S. Exc. Mgr Roland-Gosselin — une répétition des *Plaideurs*. Deux professeurs, à tour de rôle, emportant tout le matériel nécessaire, vont, l'après-midi du jeudi, dans les paroisses de la banlieue et de la campagne : ils s'installent dans la salle du Patronage, commencent par une causerie pittoresque sur la nécessité du sacerdoce, — puis le film, qu'ils commentent, se déroule au milieu de l'attention générale. Le dimanche, il y a parfois des séances supplémentaires, destinées à atteindre le public et les familles. Depuis trois ans, on a fait ainsi près de 200 conférences, devant 15.000 enfants.

Les résultats sont certains. D'abord, beaucoup de préventions tombent. Le Petit Séminaire est rendu sympathique. Les réactions du « public » en témoignent, depuis ce gosse des lotissements, qui, voyant défiler sur l'écran les professeurs du séminaire, s'écrie : « En v'là un tas de curés ! J'ai envie de leur cracher dessus ! » mais finit par déclarer qu'au fond « c'est pas si mal que ça » — jusqu'à la brave paysanne, attendrie par le spectacle, qui, au moment du départ, dépose dans l'auto des cinéastes une douzaine d'œufs ou une botte de poireaux « pour les petits du séminaire ». Et puis, il y a les chiffres. En octobre 1928, 206 élèves au Petit Séminaire, et 38 rentrées en Sixième : en octobre 1933, 268 élèves, 72 rentrées. Peut-être ne faut-il pas attribuer ces résultats encourageants uniquement à l'œuvre des Conférences filmées (1) : mais cet essai d'apostolat « à la page » semble très

(1) Le Petit Séminaire de Versailles abonde en initiatives intéressantes et fécondes : cours par correspondance pour la préparation à la Sixième, journée (en avril) où l'on accueille les futurs entrants, etc.

digne d'intérêt et susceptible d'être imité dans une large mesure. D'ailleurs, dans la discussion qui suivit ce remarquable rapport, l'on signala diverses initiatives analogues : conférences faites dans l'ancien diocèse de Vabres (Aveyron) par le Supérieur du Petit Séminaire, avec le concours de la schola des séminaristes; journées liturgiques dans les diverses paroisses organisées par les professeurs et les élèves du Petit Séminaire de Saint-Riquier au diocèse d'Amiens; propagande faite en faveur du recrutement sacerdotal par les séminaristes de Valence, pendant les vacances, dans les paroisses avoisinant leur colonie, etc. Ainsi le Petit Séminaire ne se contente pas de conserver et de développer les vocations qui lui sont confiées : il en suscite.

*
* *

Cependant, si les Petits Séminaires restent — et de loin — les véritables pépinières de vocations, comment pourrait-on se désintéresser d'autres milieux qui, moins propices dans l'ensemble à leur éclosion, en voient cependant germer, parfois en grand nombre? Ce fut, sans doute, l'originalité du Congrès de Montpellier d'avoir fait une large place à l'étude du Recrutement Sacerdotal dans les établissements universitaires d'enseignement, en un magnifique rapport de M. le chanoine Pradel, directeur de l'École Massillon. « C'est merveille que de ces milieux puisse sortir, de temps à autre, quelque séminariste », affirmait crûment, en 1906, dans je ne sais plus quel Congrès, un rapporteur pessimiste. Voici pourtant quelques chiffres apportés aujourd'hui par M. Pradel : au Séminaire d'Issy, en octobre 1932, un tiers des nouveaux entrants venaient des lycées; au Séminaire des Carmes, près de la moitié. D'après M. le chanoine Langlois, aumônier de l'Union Catholique des lycées de France, chaque lycée donne, en moyenne, à peu près un prêtre par an. Il y a d'anciens élèves des lycées dans tous les ordres religieux, sans exception. Et quant à l'Épiscopat, était-il besoin de rappeler, à Montpellier, que S. Exc. Mgr Brunhes, comme il l'a dit lui-même, n'avait jamais, avant d'entrer à Saint-Sulpice, franchi le seuil d'un établissement libre ; que S. Exc. Mgr Halle, archevêque de Cabasa, ancien auxiliaire du Cardinal de Ca-

brières, fit toutes ses études au lycée de Montpellier ; que, parmi les évêques orateurs du Congrès, on peut citer, au moins, comme provenant de l'Université, S. Exc. Mgr Petit de Julleville, évêque de Dijon ?

Il naît donc des vocations dans les lycées et collèges de l'État, ou plus exactement dans des familles dont les enfants fréquentent ces établissements. L'Université, en général, les voit d'un bon œil : elle est fière de ceux de ses enfants qui entrent au séminaire : ils sont des preuves vivantes de sa largeur d'esprit. Des professeurs incroyants ou même hostiles, tel Alain, aiment à citer les noms de leurs anciens élèves devenus prêtres; il n'est pas rare de voir, dans les parloirs, figurer, parmi les portraits d'hommes célèbres sortis du lycée, des photographies d'ecclésiastiques. Mais si les maîtres irréligieux considèrent ainsi avec sympathie les vocations écloses dans leurs classes, combien plus les membres catholiques de l'enseignement public ! M. le chanoine Pradel sut trouver une preuve de l'intérêt porté par eux aux problèmes des vocations dans l'admirable méditation faite, aux Journées de Clermont, le mercredi de Pâques 1933, devant neuf cents universitaires catholiques, par l'aumônier général de leur union, M. l'abbé Paris :

Écoutez, Seigneur, cette oraison : la prière de l'Université de France pour le sacerdoce catholique [...] et spécialement pour celui qui est davantage nôtre, nos prêtres, cet admirable clergé de France. Nous vous prions pour le clergé de France décimé par l'égoïsme de trop de foyers, car il est dur de vous offrir le fils unique; décimé par la peur de la pauvreté; décimé par la guerre; décimé aussi — il faut que nous ayons devant vous le courage des tristesses nécessaires — décimé aussi par l'école. [...] Mais quelle joie si parmi nous quelques jeunes hommes surgissaient, sortant de nos rangs sans cesser de rester nôtres, des jeunes hommes que de telles Journées auront contribué à former, entraînés à comprendre leur temps et leur milieu, et qui un jour se prosterneront sous l'imposition des mains du pontife pour se relever marqués éternellement de votre sacerdoce ! Quelle joie si aux journées à venir, en de telles assemblées, il nous est donné de présenter par leurs mains l'oblation...

On permettra à l'universitaire qui suivait ces séances du Recrutement Sacerdotal de dire ici l'émotion et la joie qu'il a ressenties en entendant, devant dix évêques et six cents

prêtres (1), exalter cette œuvre des Journées pascales auxquelles les maîtres chrétiens de l'enseignement public attachent tant de prix, et saluer en même temps ce renouveau religieux dans l'Université dont l'existence est encore pour trop de catholiques un sujet d'étonnement.

Ces vocations, dont nous constatons ainsi la réalité, sont infiniment précieuses : d'abord, comme on l'a dit, « elles valent cher et ne coûtent pas cher ». Surtout, elles amènent au Grand Séminaire des jeunes gens plus mûrs, moins blasés sur la vie liturgique et sacramentaire, plus personnels dans leur formation, pourvus en général de grades universitaires ou mieux préparés à en acquérir, ayant au cœur un profond souci d'apostolat, capables de pénétrer plus facilement dans certains milieux. C'est pourquoi il y a avantage (sauf le cas de l'internat, où d'ailleurs les vocations sont, malheureusement, tout à fait l'exception) à laisser au lycée un enfant désirant se donner à Dieu. Il faut augmenter le nombre de ces recrues qui forment, a-t-on dit, « des troupes d'attaque ».

Tous les congressistes n'auraient peut-être pas avancé d'eux-mêmes des propositions aussi optimistes ni adopté sans aucune réserve de telles conclusions, notamment en ce qui concerne l'enseignement primaire. Mais nous ne faisons ici nous-même que citer le rapporteur, et c'est avec une sympathie manifeste que sa parole a été accueillie.

Par ailleurs, il ne faut rien négliger pour rechercher et encourager ces vocations. Dans ce dessein, développer parmi les lycéens les retraites fermées, leur donner l'habitude de la méditation, de la communion fréquente, les lancer dans des œuvres actives telles que conférences de Saint-Vincent-de-Paul, J.E.C., scoutisme et louvetisme, équipes sociales, colonies de vacances, clans de routiers, leur mettre sous les yeux, fréquemment, ceux de leurs anciens camarades devenus prêtres, en invitant ceux-ci à dire leur première messe dans la chapelle du lycée, à prêcher, à aider aux confessions. Enfin, et c'est sans doute le point fondamental, il faut que le lycée soit pourvu d'un aumônier de premier ordre. Les postes d'aumônier sont des points stratégiques, et « l'Évêque doit considérer le lycée comme une de ses paroisses les plus impor-

(1) Dans cette salle même de l'Enclos Saint-François où avaient lieu les séances du congrès, s'étaient tenues à Pâques 1931 les Journées universitaires de Montpellier.

tantes ». L'aumônier, qu'il serait bon de choisir parmi les anciens élèves du lycée, doit allier à une profonde vie intérieure et à des qualités exceptionnelles de tact et de discrétion une culture générale très étendue et tout à fait « à la page ». C'est lui qui, par un contact constant avec les enfants, par la confiance qu'il doit leur inspirer, saura reconnaître et développer une vocation naissante : grâce à lui, la question du Recrutement Sacerdotal dans les établissements officiels continuera d'être, suivant l'expression de M. Pradel, « pleine d'espérance pour l'Église et d'honneur pour l'Université ».

***

Pour terminer, un problème bien délicat aussi, et mal étudié jusqu'ici : le Recrutement Sacerdotal à la caserne. M. l'abbé Mahot, aumônier militaire à Nantes, ouvrit son rapport par cette formule heureuse : « Le recrutement des militaires dans les séminaires a conduit au recrutement des séminaires chez les militaires. » Il parla d'abord de la conservation des vocations normales, de la sollicitude avec laquelle on doit entourer le séminariste soldat. Celui-ci risque de voir sa vocation chanceler, dans ce milieu matériel et déprimant de la caserne, et sans les ressources spirituelles qui l'aideraient à remonter le courant. Le remède réside d'abord dans l'accueil fraternel que chaque Grand Séminaire doit offrir aux séminaristes-soldats de la garnison, les admettant au réfectoire, à la lecture spirituelle, leur facilitant les visites au Saint-Sacrement, surtout leur donnant des amis parmi les jeunes clercs. En second lieu, on les lancera dans l'apostolat. Dans les œuvres militaires, les séminaristes-soldats doivent être au premier rang; ils sont tout désignés pour faire du bien à leurs camarades ; et, s'ils ne réussissent pas, au moins s'en seront-ils fait à eux-mêmes.

Mais la partie la plus intéressante du rapport de M. Mahot eut trait à l'éveil des vocations tardives à la caserne. Il y en a. C'est le rôle de l'aumônier, du prêtre chargé des cercles militaires, de les faire surgir. Pour cela, qu'il sache faire regarder, par son exemple personnel, le sacerdoce comme *aimable* : un sous-officier de réserve entré au séminaire a déclaré que, s'il avait pris cette décision, c'était parce que la vie chrétienne, au travers du prêtre avec qui il était en rap-

port, lui était apparue comme pleine d'entrain, de fraîcheur et de joie. Qu'il montre aussi le sacerdoce comme *possible*, spirituellement et intellectuellement, par des causeries aux Foyers du soldat, au besoin par l'organisation, pour ceux qui sentiraient germer une vocation, de petits cours de latin élémentaire. Comme l'aumônier de lycée, l'aumônier militaire peut et doit faire beaucoup pour le Recrutement Sacerdotal.

*
* *

Quelle impression d'ensemble peut-on retirer de cette journée des prêtres, après l'audition des rapports et des discussions qui les ont suivis — discussions qu'à la séance du soir la rigidité d'un horaire très chargé a malheureusement écourtées ? Au fond, on pourrait la résumer d'un mot : le grand éveilleur de vocations, c'est le prêtre. Qu'il s'agisse des enfants sur lesquels il rayonnera par sa sainteté ou à qui il fera connaître mieux — et par conséquent aimer — la vie d'une jeune clerc, qu'il s'agisse des lycéens ou des soldats qui lui sont confiés, c'est par son canal que, le plus souvent, passera l'appel de Dieu. Il semble donc que le Recrutement Sacerdotal doive être au premier plan des préoccupations de tout prêtre : combien de vocations, encore à peine écloses à son ombre, n'attendent qu'un mot de lui pour s'épanouir ! Mais ce mot d'encouragement, il faut le dire. Par discrétion, les prêtres sont souvent timides, craignant qu'une avance trop hardie ne rebute l'enfant qui veut s'ouvrir à eux. Sans doute ont-ils tort, et laissent-ils se perdre ainsi un nombre plus grand de vocations qui demandent à être excitées. Que cette impression ait été générale chez les congressistes de Montpellier, nous en avons la preuve dans les quelques paroles que prononça S. Exc. Mgr Brunhes, pour clore la journée : « Au fond, dit-il en substance, ce qui nous manque trop souvent, c'est l'audace. »

Et certes, la semence peut tomber le long du chemin et être foulée aux pieds, ou sur la pierre et sécher, ou parmi les ronces et être étouffée : encore faut-il, pour risquer qu'elle tombe dans la bonne terre et rapporte cent pour un, que le semeur soit sorti pour la répandre.

Pierre Humbert,
Professeur à l'Université de Montpellier.

# La prière pour la Russie

Le désir naît en terre d'inquiétude. Si nous portions au cœur l'angoisse d'un monde à rechristianiser, quel désir soulèverait nos âmes ! La prière est un cri. Toute l'Écriture témoigne du rôle social de ceux dont la mission est de faire Dieu se souvenir : « Ne prenez point de repos et ne Lui laissez point de repos... », supplie Isaïe. *Propter Sion non tacebo.* Déjà Moïse, pendant l'Exode, s'était « tenu sur la brèche » devant Iahvé en faveur de son peuple désemparé.

Cette bienfaisante angoisse qui fait crier vers Dieu, la grande pitié de la Russie semble l'avoir éveillée aujourd'hui dans la Chrétienté. Mais il faut garder toute vive sa marque dans nos cœurs.

Dans ce but, une Association de prières vient d'être fondée à Lille (1). Encouragée dès la première heure par S. Ém. le Cardinal Liénart, puis bénie avec grande espérance par le Pape Pie XI, elle veut collaborer à l'ardent mouvement d'intercession qui se dessine en faveur de la Russie. De toute la Russie : celle en qui s'est renouvelée visiblement la Passion du Rédempteur, et que semble vivifier aujourd'hui la Haine — et celle qui, là-bas, ou chez nous, dans l'émigration, sous le signe de l'Orthodoxie est, hélas ! séparée de l'Unité Catholique, mais a tellement communié à cette Passion qu'elle a double droit, en justice, à notre charité.

Il faut être disciple du Christ et partager la magnanimité de son regard pour ainsi proposer à la prière « la cause du

(1) L'initiative en revient aux Pères Dominicains du Centre d'Études « Istina » (59, rue de la Barre, Lille). L'Association a son siège en leur Chapelle russe Saint-Basile, où est vénérée l'icone sainte de sa protectrice Notre-Dame de Kostroma. Elle est ouverte aux fidèles de tout rite et assure la liaison entre ses membres par des réunions et la publication de feuillets mensuels.

triomphe de la foi en Russie Soviétique ». Toute une génération déjà a été marquée par Lénine; une autre monte, et demain des méthodes d'éducation plus éprouvées, plus fermes, lui donneront, avec une mystique fortement réaliste de la Cité terrestre, la haine de Dieu et de la Chrétienté. En attendant que des apôtres puissent se présenter à ce peuple matérialisé, comme le P. Lebbe apparut à l'Empire d'Asie, « portant dans le cœur ses désirs », — ayant donc compris, réalisé la valeur de l'*humain* au sein du Christianisme, et capables de traduire les secrètes angoisses de ceux à qui l'on a arraché Dieu, d'ici là c'est sur l'unique terrain de la prière que l'action se peut engager. Et l'objectif, encore une fois, a vraiment de quoi faire perdre cœur à qui n'est point chrétien.

Aussi cette prière répugne-t-elle à la tiédeur, à la banalité. En face d'une situation aussi tragique, il faut, a-t-on dit, une « offensive spirituelle de grand style ». Oui, à condition de saisir ce que portent en fait ces mots sonores. Celui qui prie pour un autre devrait devenir cet autre par la *sympathie*, faisant siennes ses richesses de cœur et d'âme, et plus encore sa pauvreté, poussant l'effort même jusqu'à réaliser dans la mesure possible toute l'étendue, la profondeur de cette pauvreté, afin de l'éprouver, de l'assumer et de la faire crier vers Dieu. Nous ne pourrons prier pour la Russie Rouge avec la certitude confiante d'être exaucés que le jour où nous aurons l'intuition de l'immense appel qu'offre en soi — et sans encore être traduite — la capacité de divin des âmes là-bas ; le jour où, grâce aux ineffables échanges de la Communion des saints, nous en appellerons à la Miséricorde avec l'intensité qu'aurait le cri de nos frères « athées militants » s'ils comprenaient leur misère et s'ils savaient prier.

Joignons à cela le sacrifice. Il y a quelques mois, un journal antireligieux de France arborait en manchette ce mot attribué au futur Pape Pie XI alors nonce en Pologne : « Pour racheter cet immense pays qu'est la Russie, il ne faut pas que des prières, il faut du sang. » Puissions-nous la recueillir, cette parole à laquelle les pauvres gens qu'elle scandalisa n'avaient rien compris ! puissions-nous discerner avec franchise et courage comment s'opèrent les rédemptions !

A ce grand thème de supplication l'Association Notre-Dame de Kostroma joint celui de l'Unité Catholique. Tout le rôle du Saint-Esprit dans l'Église vise la consommation des âmes dans l'Unité; pour ces âmes ici-bas une seule Demeure, indis-

solublement liée au Foyer qu'est le Christ, a été voulue par Dieu. Hélas ! la Chrétienté s'est démembrée, et le groupement religieux qui a tant souffert de la haine en Russie est un membre séparé du Corps visible. L'Orthodoxie russe a de nombreux fidèles dans l'émigration, et ce contact que nous pouvons avoir avec eux doit nous révéler le prix de l'unité et, en même temps que la sainteté de vie de certaines de ces âmes et la dignité de tant d'autres, la misère que porte inévitablement en soi le Schisme. La brisure n'en serait pas à tel point profonde si certains catholiques, au lieu de se complaire — sans en comprendre toujours les exigences — dans l'intégrale Vérité, avaient compris que l'Église n'est pas une Société dont il convient, sans plus, de faire partie, mais que le Christ et l'Église cela ne fait qu'un, et que Dieu a voulu l'Unité du grand Corps chrétien. Alors ils n'auraient pas admis tacitement le douloureux écartèlement, ils auraient souffert de ce désordre, ils auraient mieux prié pour « qu'ils soient un », et le Seigneur leur eût donné, afin que jamais ne faiblît leur intercession, la grâce de l'angoisse.

Bientôt, du 18 janvier, fête de la Chaire de Saint Pierre, au 25, fête de la Conversion de saint Paul, l'Église nous demandera de participer à l'Octave de prières qui, chaque année, fait se recueillir le monde chrétien pour désirer l'union des peuples dans l'Unité de l'Église du Christ. L'Association Notre-Dame de Kostroma invite ses membres à prendre conscience en ces heures-là de la grandeur de leur tâche, à renouveler leur ferveur, à faire provision de fidélité — car le succès n'est pas pour demain. Nous ne demandons pas au Christ de descendre de sa Croix pour instaurer son règne; nous intercédons humblement pour que de cette Croix il attire à lui toute la Russie. Il faudra sans doute beaucoup de sacrifices, d'échecs, de déchirements. Mais ne perdons pas cœur à la pensée de notre faiblesse en face du monde à soulever : le Fils de Dieu, dont l'appel ne peut pas ne pas être entendu, a promis de faire sienne notre prière, de l'enrichir des infinis mérites de la Rédemption, pour l'offrir, toute purifiée et brûlante, au Père des inlassables miséricordes.

fr. A.-M. Carré, O. P.

# L'Apostolat missionnaire

## I. — Vies de missionnaires

1. — *Un martyr de la morale chrétienne : le P. Henri de Maupeou*, de Mgr Le Roy (1).
2. — *Mgr Bermyn, apôtre des Ortos*, de Joseph van Oost, missionnaire de Scheut (2).
3. — *La Croix dans les îles du Pacifique. Vie de Mgr Bataillon*, par le R. P. Mangeret (3).
4. — *Un des premiers apôtres de l'Oubangui-Chari : le R. P. Raoul Goblet, de la Congrégation du Saint-Esprit*, de l'abbé Frédéric Goblet (4).

1. — Le P. Henri de Maupéou, de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, missionnaire au Cameroun depuis 1927, fut assassiné en mars 1932 par un chrétien dévoyé qui, étant déjà marié, voulait prendre de force une jeune chrétienne que le Père de Maupeou avait envoyée à l' « Œuvre des fiancées ». Mgr Le Roy raconte cette vie brève, mais bien remplie : nous assistons aux progrès rapides et merveilleux du Catholicisme au Cameroun et au dur labeur des missionnaires qui, peu nombreux encore, doivent suffire à tous les besoins d'un mi-

(1) Brochure de 86 pp., chez Beauchesne, ou à la Maison-mère des Pères du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, Paris.

(2) Louvain, Éditions du Museum Lessianum, 11, rue des Récollets, 1932, 156 pp., nombreuses gravures et plusieurs cartes. 18 fr.

(3) Éditions Dillen, 23, rue Oudinot, Paris, 1932, 331 pp., 116 photographies et 4 cartes. 15 fr.

(4) Collection « Les défricheurs africains », éditée par l'Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris, 1932, 246 pp. et une carte hors texte. Vendu 10 fr. au profit des œuvres de Mgr Grandin, préfet apostolique de l'Oubangui-Chari.

nistère très chargé. C'est une page très réconfortante de l'histoire missionnaire contemporaine. Mgr Le Roy prend occasion de cette mort d'un missionnaire, « martyr de la morale chrétienne », pour exposer succinctement le problème du statut familial des chrétiens indigènes et du sort des femmes noires, que nous avons déjà abordé ici (cf. *La Vie Spirituelle*, avril 1933, pp. 86-90). Cette petite brochure, qui a déjà fait progresser la cause vaillamment soutenue par Mgr Le Roy devant le gouvernement français et la Société des Nations, suscitera aussi des vocations missionnaires et une grande sympathie pour les Missions.

2. — En publiant la biographie de Mgr Bermyn, le R. P. Van Oost nous donne de très intéressants aperçus géographiques et ethnographiques sur la Mongolie et les Mongols. Le livre a donc une double utilité : retracer la vie d'un grand missionnaire belge qui sut développer un apostolat très difficile (car les Missions auprès des Mongols sont beaucoup moins avancées que celles auprès des Chinois); donner un exposé sérieux et bien documenté sur la Mongolie.

La population de la Mongolie se trouve de plus en plus submergée par une très forte immigration chinoise. « Le jour n'est peut-être pas lointain où tout le pays des Ortos sera terre chinoise. Il ne restera plus aux Mongols qu'à émigrer vers des contrées moins propices ou bien à changer leur mode de vie pastorale et à se fondre avec la population conquérante... Nous voyons aux Ortos le même phénomène qu'aux État-Unis, les Mongols dépérissent et sont menacés de disparaître, comme ont disparu [ou plutôt : disparaissent] les Peaux-Rouges d'Amérique. Ceux qui ont fait trembler l'Europe lorsque sous la conduite des successeurs de Gengiskhan leurs hordes allaient jusqu'aux Marches de Hongrie, montrent, dans le Sud du moins, le triste spectacle d'une race qui s'éteint. Je ne crois pas que pour la confédération des Ortos tout entière on puisse évaluer les autochtones à 50.000 individus. »

La Mongolie doit intéresser les âmes chrétiennes à un titre spécial : c'est que toute la région dite Mongolie extérieure (capitale Ourfa), grand centre, avec le Thibet, du bouddhisme lamaïque, s'est constituée en république indépendante de la Chine et pratiquement sous la direction du gouvernement soviétique russe.

3. — Le livre du R. P. Mangeret est le récit très complet du début de l'évangélisation dans l'Océanie centrale dont Mgr Bataillon, de la Société de Marie, fut le premier Vicaire Apostolique. On y lira les péripéties des premiers jours de contact avec les indigènes, puis de la lutte contre les missionnaires protestants anglais, et aussi les beaux résultats de l'apostolat missionnaire qui, malgré de nombreuses difficultés, a abouti à la fondation d'un clergé indigène.

4. — La biographie du R. P. Raoul Goblet reproduit surtout le journal de voyage et la correspondance de ce missionnaire, véritable défricheur africain, mort en 1897. A la fin quelques notes sur l'état actuel de la mission, si vigoureusement développée par Mgr Grandin.

## II. — Les idées et les œuvres missionnaires

5. — *Les heures glorieuses du Pavillon des Missions catholiques* (1).
6. — *La belle vie du missionnaire en Chine*, du R. P. Henry Watthé (2).
7. — *Au pays des Ortos*, du R. P. Joseph van Oost (3).
8. — *Les femmes médecins missionnaires*, du Dr Arlette Buttavand (4).
9. — « *Catolicismo* », revue missionnaire.

5. — Tous les visiteurs de l'Exposition coloniale ont certainement gardé le souvenir du Pavillon des Missions Catholiques, qui y obtint un si légitime succès. L'Œuvre de la Propagation de la Foi a édité un splendide album qui reproduit

(1) Éditions Paul-Martial, 5, rue Laure-Surville, Paris-15e, ou Œuvre de la Propagation de la Foi, 5, rue Monsieur, Paris-7e. Prix : 40 fr.
(2) 2 vol. 12 fr. chacun, à la Maison du Missionnaire, Vichy.
(3) 1 vol. de 135 pp. Éditions Dillen, Paris.
(4) 1 vol. de 142 pp. Éditions de l'Aucam, Louvain, 1933.

les plus belles photographies du Pavillon des Missions, des richesses documentaires et artistiques qu'il contenait, des principales cérémonies qui s'y sont déroulées. Ce livre est, en même temps qu'un magnifique souvenir que l'on consultera avec profit, une véritable œuvre d'art dont on aimera revoir souvent les illustrations.

6. — Le R. P. Henry Watthé, Lazariste, raconte quelques histoires de sa vie de missionnaire en Chine : elles sont écrites avec une verve étonnante qui ne se préoccupe pas d'élégance ni de délicatesse, mais qui fera passer au lecteur d'agréables moments, en lui donnant un aperçu de la vie du missionnaire de campagne en Chine. On lira par exemple avec intérêt les deux premiers chapitres : « La journée d'un missionnaire chez lui », « En tournée d'inspection », pour se faire une idée de la variété d'occupation du missionaire, des fatigues qu'il doit supporter et de la bonne humeur qu'il doit toujours montrer. Le dernier chapitre : « Avec les Chinois en France », nous raconte la venue en France durant la guerre des travailleurs chinois militarisés : dans un camp chinois près de Dunkerque dont il était le directeur, l'auteur assista à une sanglante révolte de ces travailleurs exaspérés par la souffrance. On pourra y voir, pris sur le vif, le prestige et l'influence du missionnaire même sur les plus violents.

L'auteur aime profondément la Chine et les Chinois; il se montre parfois sévère ou assez cruellement ironique, mais pourtant, nous dit-il, « jamais je n'oublierai rien de ma Chine et de mes Chinois. Ce peuple innombrable, avec ses qualités et ses défauts, héritage si riche venu de ses lointains ancêtres, et l'apport hétéroclite d'éléments nouveaux de civilisation, mérite que l'on s'y attache. Il sera grand dans l'avenir, surtout s'il sait comprendre que, seul, le christianisme peut l'élever, très vite et très haut, au-dessus des vieilles routines, comme il a exalté et vivifié les vieilles civilisations de Rome et de ses païens » (t. II, p. 210).

L'ouvrage est vendu au profit de la Maison du Missionnaire à Vichy, œuvre que le R. P. Watthé a fondée pour la santé des missionnaires et qui est en même temps une entreprise très fructueuse de propagande missionnaire parmi les habitants saisonniers de Vichy. Ce sera une bonne action que de lui venir ainsi en aide.

7. — Le R. P. Joseph van Oost, auteur de divers ouvrages (1) et de nombreux articles sur les Missions de Chine, nous donne un excellent ouvrage sur la Mission de Mongolie dirigée par les Pères de Scheut (congrégation belge dont la maison-mère est à Scheut, dans la banlieue de Bruxelles). Ce livre est intéressant à un double titre : il est une étude historique, géographique (avec deux cartes) et ethnographique (nombreuses photographies) de la Mongolie : on lira en particulier avec intérêt les chapitres consacrés aux lamas (moines bouddhistes de rite tibétain) et à la chanson populaire (avec figuration de plusieurs airs). C'est, en outre, une histoire de l'évangélisation de la Mongolie : évangélisation très lente et extrêmement difficile des Mongols, mais qui a obtenu de beaux succès parmi les Chinois immigrés. Une petite chrétienté, pleine d'espoirs et très fervente, s'est formée parmi les Mongols, et l'auteur se plaît à la décrire (1). Retenons cette affirmation : « C'est par le monachisme catholique qu'on parviendrait à ébranler, à contrebalancer et à vaincre enfin l'emprise détestable des lamas hostiles et si puissants, hélas ! » (p. 133) — L'allure de l'ouvrage est objective, même scientifique, malgré certaines phrases assez dures surtout envers le bouddhisme et les lamas, dont certains écrivains récents nous ont donné un portrait tout différent : la vérité tient sans doute entre les deux !

8. — Mlle Buttavand avait passé en 1929 devant la Faculté de médecine de Lyon sa thèse de doctorat sur les femmes médecins-missionnaires. Cette thèse vient d'être rééditée par les Éditions de l'Aucam : on y trouvera un historique de l'apostolat médical missionnaire et un exposé de la situation actuelle des femmes médecins-missionnaires, catholiques et protestantes, religieuses ou laïques. L'ouvrage est très bien documenté au point de vue des statistiques, qui permettent une comparaison entre l'effort catholique et l'effort protestant dans ce domaine. Toutes précisions utiles sont données sur les Sociétés existantes. Signalons à propos de cette thèse que l'*Ad lucem* avait organisé à Reims, le 22 juillet 1933, une réu-

(1) V. ci-dessus sa Vie de Mgr Bermyn, apôtre des Ortos.

(2) On lira aussi, sur l'évangélisation des Mongols, une excellente monographie du R. P. Kler, *L'Évangile dans la steppe*. Collection *Xaveriana* (Louvain, 11, rue des Récollets), août 1933, 29 p., 1 fr. 10.

nion des Associations médicales missionnaires catholiques, au cours de laquelle furent donnés plusieurs importants rapports. Ces rapports, qui compléteront utilement la documentation de Mlle Buttavand, viennent d'être publiés par le Bulletin de l'Aide médicale aux Missions (n° d'octobre 1933 ; 29, rue de Joncker, Bruxelles, Belgique).

9. — *Un modèle de revue missionnaire.* — Depuis quelques mois (mars 1933) les Conseils nationaux des trois Œuvres missionnaires pontificales : Œuvre de la Propagation de la Foi, Œuvre de Saint-Pierre Apôtre, Œuvre de la Sainte Enfance, publient en commun, en Espagne, une revue missionnaire mensuelle : *Catolicismo* (adresse : 3 Barbieri, à Madrid), qui nous paraît être à tous points de vue un modèle de revue missionnaire, digne d'être signalée à l'attention de tous. Cette Revue, présentée dans le format ordinaire des « magazines », est remarquablement présentée et abondamment illustrée : sur les deux pages de la couverture, photographies originales en gros plan, selon la coutume des publications les plus modernes, illustrations très soignées et disposées avec un grand souci de variété, mise en pages utilisant tous les procédés modernes (montage, surimpression, etc.). Typographie et illustration sont à la hauteur des meilleures publications de ce genre, et c'est la première fois, croyons-nous, qu'une forme aussi résolument moderne est adoptée par une publication catholique; il y a bien déjà deux illustrés missionnaires qui avaient adopté antérieurement cette formule : *Jeunesse et Missions*, édité par les Pères Salésiens, *Missions*, édité par les Pères du Saint-Esprit (1), mais ils sont de petit format et, bien que très réussis tous deux, n'ont pas encore la même allure de grand illustré populaire.

*Catolicismo* répond parfaitement à son titre : s'il donne une large place aux missions espagnoles, il s'intéresse à toute l'Église missionnaire ; il a par exemple publié d'excellents articles sur le Japon, les Indes, la Chine, l'art chrétien en Chine. Ses derniers numéros mènent une vigoureuse campagne pour le succès de la Journée missionnaire. Ce qui nous semble utile à signaler aussi, c'est l'usage abondant qu'il fait des informations et des photographies de l'Agence Fides,

(1) *Missions* (30, rue Lhomond, Paris-5e) vient de publier un numéro spécial de Noël, qui est un modèle du genre.

encore trop peu connue et utilisée chez nous. *Catolicismo* nous paraît être une très heureuse étape dans la modernisation de l'édition missionnaire, et même de l'édition catholique en général, dont les progrès sont très marquants en ces dernières années : témoin par exemple la revue mensuelle, moins novatrice et moins hardie que *Catolicismo*, mais bien soignée, de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Italie : *Crociata missionaria* (Palais de la Propagande, Piazza di Spagna, Rome). L'Œuvre de la Propagation de la Foi en France a annoncé la transformation de ses *Annales*, déjà heureusement modernisées depuis deux ans, à partir de janvier 1934. Souhaitons-leur de devenir, à l'égal de *Catolicismo*, un grand instrument de propagande missionnaire qui sera en même temps, ce qui ne sera pas négligeable, un excellent illustré familial.

### III. — Les congrégations missionnaires

*Société des Missions étrangères de Paris.* — Un des membres de cette Société, le R. P. Gavan-Duffy, Irlandais, missionnaire aux Indes, où il s'est surtout occupé de la formation d'une œuvre spéciale pour les catéchistes indigènes, a publié un opuscule (1) d'un style original qui tend à nous exposer sous son vrai jour la vie du missionnaire : enthousiasme de la vocation, générosité du départ, débuts silencieux et courageux dans l'étude de la langue et du pays, désillusion et découragement aux premiers contacts avec les indigènes dans un poste de village où le missionnaire, seul, a toutes les responsabilités et aucun réconfort humain; le tableau brossé par le P. Gavan-Duffy n'est certes pas idyllique, mais on sent qu'il est vrai. Et c'est justement en disant toute la vérité que l'auteur attirera des vocations solides. Le missionnaire doit faire abstraction de toute idée trop humaine, de tout sentiment trop personnel : il fait l'œuvre de Dieu. Quel beau texte, par exemple, que cette lettre du professeur qui réconforte son ancien élève devenu missionnaire et menacé par le découragement : « Sauf des cas très spéciaux, il faut viser, non pas à devenir consciemment un grand missionnaire, mais un instrument puissant et souple. A mesure que

(1) *Ceux qui là-bas...* Adapté de l'anglais. Éditions de l'Aucam, 8, rue des Récollets, Louvain, 1931, 110 p.

nous parvenons à nous rendre compte de l'action qu'exerce l'Esprit de Dieu dans l'Église, nous apprenons à livrer notre personnalité à la sienne et c'est alors qu'on fait de la bonne besogne... Chaque missionnaire peut bénir la volonté de Dieu, tandis qu'il marche d'une petite victoire à la suivante, et ainsi jusqu'à la fin. Et quels que soient les exploits que d'autres seraient appelés à réaliser, du moins est-ce votre devoir à vous de vous tenir à l'entrée de la voie large, les bras ouverts comme le Maître sur la Croix, pour essayer de fermer le passage aux hommes vos frères en les invitant, avec une entière charité, à s'engager dans la voie étroite... Il y a là, pour n'importe qui, suffisamment de travail, et du travail sublime » (pp. 37-39). On lira avec émotion cette visite du jeune missionnaire, abattu par l'isolement et les insuccès apparents, au vétéran : « Je sens qu'il y a des moments où vivre ressemble plutôt à enfiler des perles sur une toile d'araignée. C'est tout... — Mais, mon enfant, le mérite de la vie apostolique ne consiste pas à verser l'eau, Dieu me pardonne, mais à verser le sang. — Je suppose que vous avez raison, dit le Père Ralph. Et ce n'est pas toujours la plus profonde blessure qui saigne le plus abondamment. » (pp. 69-76)

Surtout en ce moment où la prédication évangélique est entravée par les difficultés politiques ou par les obstacles plus redoutables du matérialisme, de l'indifférence et du bolchevisme, celui qui ne concevrait pas la vie missionnaire sous son aspect exclusivement surnaturel non seulement manquerait à sa vocation, mais s'exposerait aux pires déceptions. Au contraire, quel rôle splendide (fût-il celui du Précurseur, d'un Père de Foucauld) est celui du missionnaire indéfectiblement attaché à son devoir de prêcher l'Évangile et d'établir l'Église ! Le R. P. Gavan-Duffy nous le rappelle par ses récits, qui, sans y viser directement, donnent ainsi une formation vivante aux aspirants missionnaires.

*Auxiliatrices du Purgatoire.* — Un très joli volume, en tous points digne de ses prédécesseurs dans la collection « Les beaux livres illustrés sur les Missions » (1), nous donne une attachante monographie des œuvres des Auxiliatrices du Pur-

(1) *Fleurs vivantes au pays des bambous*, 63 p., 70 gravures ou dessins, couverture illustrée ; aux Éditions Dillen, 23, rue Oudinot, Paris-7e. 1931. 7 fr. 50.

gatoires à Zi-Ka-Wei dans le Kiang-sou. Ces œuvres, qui réunissent chaque jour environ 2000 internes et 1000 externes, portent le nom charmant de : Jardin de la Sainte Mère (Seng-Mou-Yeu). C'est un ensemble d'œuvres très diverses allant de la pouponnière au noviciat des Religieuses indigènes. Ce livre aura le meilleur succès dans tous les milieux féminins où il mérite d'être largement répandu : il y fera connaître aussi bien l'action civilisatrice que l'œuvre évangélisatrice des Religieuses missionnaires. Le texte rédigé avec délicatesse et une présentation matérielle très soignée s'unissent pour en faire un modèle de monographie missionnaire.

*Capucins en Abyssinie.* — Les nombreux récits ou publications du Père Baeteman ont fait connaître la Mission des Lazaristes en Abyssinie. Les Capucins français de la province de Toulouse évangélisent aussi une bonne partie de l'Abyssinie (1). La Vicaire Apostolique, Mgr Jarosseau, est un intrépide missionnaire, de la lignée de ces éminents apôtres de l'Abyssinie, le Cardinal Massaïa et le Vénérable de Jacobis. « C'est une de ces grandes figures missionnaires dont s'honore l'Église. Ce grand apôtre est devenu un véritable Africain » (Agence *Fides*). Les Capucins de la province de Toulouse ont édité un historique de leur Mission en Abyssinie, à laquelle s'ajoute la Mission, beaucoup moins développée, de la Côte française des Somalis (2). Le Vicariat des Galla fut fondé par Grégoire XVI en 1846, et le P. Guillaume Massaïa, futur Cardinal, grande figure comparable à celle de Lavigerie, en fut nommé Évêque. Cette fondation est due à deux Français, Antoine et Arnaud d'Abbadie, qui, après avoir exploré le pays pendant six ans (1838-1844), intervinrent auprès du

(1) Le Vicariat apostolique des Galla, qui comprend environ 10.000 catholiques sur plus de 4 millions d'habitants. Les Lazaristes évangélisent le V. A. appelé d'Abyssinie. Il y a encore la Préfecture apostolique du Kaffa, confiée aux Missionnaires italiens de la Consolata de Turin. Sur l'état des Missions catholiques en Abyssinie, cf. *Revue de l'Union missionnaire du Clergé*, janvier 1931, pp. 62-64, et avril 1931, p. 91.

(2) *Capucins missionnaires en Afrique orientale*, par le P. Aloys, O.M.Cap., édité par les *Voix franciscaines*, 32, rue des Potiers, Toulouse; 150 p., nombreuses gravures. 15 fr. (réductions importantes pour les maisons d'éducation).

Saint-Siège pour lui signaler les possibilités d'évangélisation : bel exemple d'apostolat laïque !

La Mission actuelle comprend une importante léproserie (à laquelle se dévoue un médecin laïc français qui a consacré sa vie aux Missions) à Harrar, une grande imprimerie à Dirré-Daoua où fut édité le dictionnaire français-abyssin du P. Baeteman, de nombreuses écoles, en particulier des écoles professionnelles. Soulignons ce fait important : « L'attention de Mgr Jarosseau se porta surtout sur l'éducation à donner à la jeunesse éthiopienne avide de s'instruire... Si nos missionnaires pouvaient réussir à créer un enseignement supérieur, avant trente ans l'Éthiopie, si intelligente, si ardente à l'étude, pourrait se mettre à la suite des nations les plus policées du monde » (p. 52). Un des missionnaires, le P. Bernardin Azaïs, est bien connu dans les milieux scientifiques par ses études archéologiques et préhistoriques (pp. 111-123). Enfin la Mission a donné tous ses soins à la formation d'un clergé et de religieuses indigènes (17 prêtres et 20 religieuses en 1931).

*Franciscains au Maroc.* — Le R. P. Henry Koehler, Directeur diocésain des œuvres au Vicariat apostolique de Rabat et savant estimé pour ses recherches de préhistoire marocaine et ses travaux historiques sur les Captifs chrétiens de Meknès, expose en quelques pages la situation actuelle du Maroc catholique : on y trouvera toutes précisions utiles sur les œuvres franciscaines du Maroc français (1).

Monseigneur Olichon, directeur de l'Union Missionnaire du Clergé en France, a publié des Notes sur le voyage qu'il fit au Maroc en avril 1932 (2) ; ces notes sont surtout intéressantes par le jugement impartial et franc qu'elles portent sur l'attitude religieuse du Protectorat français au Maroc : comme partout dans les colonies ou protectorats de la France, la politique officielle est résolument « laïque » et travaille à former rapidement la jeunesse indigène selon les doctrines les

(1) Brochure de 30 p., illustrée de plusieurs bois gravés ; la demander à l'Évêché de Rabat.

(2) *L'apostolat missionnaire au Maroc.* Supplément de 30 p. à la *Revue de l'Union missionnaire du Clergé*, octobre 1932. 1 fr. 50 (11, rue Crillon, Paris-4e). Cf. aussi la *Croix* de Paris des 16 et 23 septembre 1932.

plus « laïques ». En outre, la Résidence, qui permet — et même subventionne — le ministère religieux auprès des Européens, voudrait interdire tout prosélytisme auprès des indigènes. Mgr Olichon proteste justement contre cette attitude qui d'ailleurs n'a pas porté bonheur au Protectorat marocain devenu en butte aux plus violentes attaques des jeunes Marocains et des radicaux français sous le prétexte — vraiment paradoxal — qu'il favorise le cléricalisme (1).

*Missions des Pères Maristes dans le Pacifique.* — Les Missions d'Océanie sont parmi les moins connues du monde catholique, et pourtant elles mériteraient de l'être, — pour un motif religieux d'abord : elles comprennent près de 2 millions de catholiques (au lieu de 25.000 il y a cent ans), dont environ 150.000 indigènes, les autres étant des immigrés européens d'Australie ou de Nouvelle-Zélande; — puis parce que l'importance politique de l'Océanie va sans cesse croissant et que le centre d'attraction du monde se déplacera sans doute de plus en plus vers les régions du Pacifique. Honolulu, chef-lieu des Iles Hawaï, est dotée d'une Université; là se trouve aussi le siège de l' « Institut des Relations internationales du Pacifique » dont le rôle et l'influence se développent de plus en plus. L'Océanie mérite donc d'être connue autrement que par les récits d'Alain Gerbault ou les films tendancieux qui l'ont mise à la mode. L'évangélisation des archipels de l'Océanie est confiée à trois Sociétés religieuses d'origine française : Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus, Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun, Pères Maristes. Cette dernière Congrégation vient de publier une excellente brochure : *Missions dans le Pacifique* : historique, état actuel (sept Vicariats apostoliques : Océanie centrale, Nouvelle-Calédonie, Samoa, Fidji, Nouvelles-Hébrides, Salomon du Sud, Salomon du Nord), statistiques, carte, le tout sous une jolie couverture et avec une agréable présentation (2).

(1) Sur l'enseignement catholique au Maroc, cf. un article de S. Exc. Mgr Vielle, Vicaire apostolique de Rabat, dans la *Vie Catholique* du 21 janvier 1933.

(2) En vente à la librairie Emmanuel Vitte, 3, place Bellecour, Lyon, ou à la Procure des Pères Maristes, 6, rue de Bagneux, Paris-6e. A cette dernière adresse on trouvera aussi une très jolie plaquette sur les Sœurs Missionnaires de la Société de Marie qui ont, entre autres œuvres missionnaires, la léproserie de Makogaï (îles Fidji).

*Les Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy aux Indes anglaises.* — S. Exc. Mgr Rossillon, évêque de Vizagapatam aux Indes et membre de la Congrégation des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, nous a déjà donné plusieurs ouvrages, qui ont obtenu un très vif succès, sur sa mission indienne : *Les chevaliers de la brousse, Sous les palmiers du Coromandel, Les drames de la vie indienne.* Il excelle à écrire des récits pleins d'agrément, destinés au grand public des Annales de la Propagation de la Foi, parfois adressés spécialement aux membres de la Sainte Enfance, et nous savons que ses histoires plaisent toujours et font du bien. Mgr Rossillon sait aussi regarder et juger l'actualité de l'Inde : ses articles sur la situation présente de l'Inde, en particulier sur Gandhi et son mouvement, comptent parmi les meilleurs qui aient été écrits sur ce sujet au point de vue catholique et mériteraient d'être réunis en brochure (1). Dans un nouveau volume, Mgr Rossillon vient d'écrire l'histoire des Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy : cette Congrégation, fondée en 1833 à Annecy, envoya ses premières religieuses aux Indes en 1849 : de 1849 à 1933, 141 Sœurs missionnaires sont venues aux Indes, dont 58 y sont encore actuellement. Mgr Rossillon, après un exposé historique, raconte l'apostolat exercé par ces Religieuses (2).

*Les Filles de Marie Auxiliatrice.* — C'est vraiment un chef-d'œuvre de l'édition de propagande, comme on aimerait à en trouver souvent dans les œuvres catholiques, qui nous présente la Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice ou Religieuses Salésiennes : rédaction claire et concrète, nombreuses illustrations, présentation moderne du texte comme des illustrations, on voit que les Salésiennes, comme leur fondateur Don Bosco, veulent être tout à fait « à la page ». En 1932, la Congrégation avait 698 maisons (6700 religieu-

(1) Ils sont publiés principalement dans l'excellent bulletin *Le Missionnaire indien* (rue Costa-de-Beauregard à Chambéry, Savoie), que nous recommandons vivement, car, outre ces articles, on peut y voir l'action admirable des missionnaires sur les basses castes ou les parias.

(2) *Les Moissonneuses du Coromandel*, librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris-6e, ou Direction du « Missionnaire indien », rue Costa-de-Beauregard, Chambéry, 1933, 220 p. 10 fr.

ses et 965 novices) : au point de vue missionnaire, 12 maisons en Afrique, 19 en Asie et 36 dans les territoires missionnaires de l'Amérique du Sud (1).

*Missions africaines des Pères du Saint-Esprit.* — Continuant la série de beaux livres missionnaires que nous avons déjà recommandés plusieurs fois, aussi bien pour leur texte que pour leurs illustrations, les *Éditions Dillen* (23, rue Oudinot, Paris-7e) publient un ouvrage sur les missions africaines des Pères du Saint-Esprit : *Missionnaires en Afrique française. Aventures et récits* (2). Plusieurs histoires, récits d'expéditions, de chasses, ou souvenirs de ministère, nous racontent la vie des missionnaires dans les diverses missions africaines des Pères du Saint-Esprit (Sénégal, Guinée, Cameroun, Gabon, Congo, Madagascar — les histoires sont rangées dans l'ordre géographique); en outre, un chapitre très intéressant présente en résumé l'historique et l'état actuel de la Mission de Yaoundé, particulièrement florissante (pp. 81-105). On remarquera l'insistance avec laquelle la plupart des récits reviennent sur le sort fait à la femme noire et sur l'importance de cette question au point de vue de l'évangélisation. Ce livre excellent, très varié dans sa rédaction, plaira à tous ; les illustrations sont très belles (on regardera avec intérêt, p. 180, la maquette de la Cathédrale du Souvenir Africain à Dakar), et l'on appréciera les bois du R. P. Briault, aussi brillant artiste que délicieux écrivain.

PAUL CATRICE.

(1) Maison-mère à Turin (Italie); procure à Paris, 14, rue de Bagneux (6e).

(2) 1933, 190 pp., 64 planches et 2 cartes, sans indication de prix. L'ouvrage se trouve aussi à la Maison-mère des Pères du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, Paris-5e. Les Pères du Saint-Esprit publient pour les enfants un charmant illustré (*Missions*, mensuel, 10 fr. par an) de tous points réussi comme son confrère plus âgé, *Jeunesse et Missions*, édité par les Pères Salésiens. Nous regrettons seulement que de tels illustrés ne puissent paraître chaque semaine, car ils pourraient prendre place avantageusement parmi les innombrables « magazines » dont ils remplaceraient utilement certains.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).